

# LA CLE

de

EUGENE LABICHE

Collaborateur : ALFRED DURU

PERSONNAGES :

RINÇONNET

CORNADOR, banquier

LE PRINCE POUPOULOS

AGENOR, neveu de RINÇONNET

LE BARON

UN GARDIEN du Jardin d'Acclimatation

UN AGENT

UN DOMESTIQUE

AGATHE RINÇONNET

LA BARONNE

CHRISTIANA

CLAPOTTE, bonne de RINÇONNET

UN PETIT GARÇON

JOUEURS, JOUEUSES

VISITEURS DU JARDIN D'ACCLIMATATION

La scène se passe à Paris, de nos jours.

ACTE I

Une salle à manger chez RINÇONNET. — Porte au fond, deux portes latérales, une cheminée avec pendule et garniture; une caisse en fer à droite. — A gauche, un guéridon avec une petite corbeille, une table au milieu du théâtre.

SCENE PREMIERE.

CLAPOTTE, puis AGENOR.

CLAPOTTE, *seule, cassant une noix avec ses dents*. — C'est bon, les noix...L'ennui c'est qu'il faut les éplucher... ça vous prend un temps!

AGENOR, *entrant par la droite*. — Clapotte!

CLAPOTTE. — Monsieur... (*A part.*) C'est le neveu de Monsieur.

AGENOR. — Qu'est-ce que tu fais là?

CLAPOTTE. — Je mange des noix.

AGENOR, *l'imitant*. — Ah! «Je mange des noix...» Pourquoi ma chambre n'est-elle pas faite... à onze heures?

CLAPOTTE. — Dame! monsieur... moi, je n'ai pas quatre bras.

AGENOR. — Quelle bêtise! si tu avais quatre bras, tu serais un quadrupède... tandis que tu n'es qu'une paresseuse !

CLAPOTTE. — Paresseuse! J'ai fait la chambre de votre tante, puis celle de votre oncle...

Pourquoi qu'ils n'ont pas la même chambre?

AGENOR. — Eh bien, est-ce que ça te regarde? S'il leur plaît de dormir à part.

CLAPOTTE. — Dame! ça donne plus d'ouvrage!

AGENOR. — Ah! une Bretonne qui fuit devant l'ouvrage! c'est honteux!... Oh! Si j'étais bretonne, moi!... mais je ne le suis pas... Je vais prendre ma répétition de droit... Qu'à mon retour ma chambre soit faite... Paresseuse!... paresseuse!

(*Il sort par le fond.*)

## SCÈNE II

CLAPOTTE, puis AGATHE.

CLAPOTTE, *seule*. — Il me bouscule toujours... C'est dommage, il est gentil... mais pour son âge, il est trop fier avec les femmes de chambre.

AGATHE, *entrant, tenue du matin, chevelure d'un blond ardent*. — Quelle heure est-il?

CLAPOTTE. — Onze heures, madame.

AGATHE. — Je suis encore tout endormie.

CLAPOTTE. — Madame est rentrée tard du théâtre.

AGATHE. — C'est vrai... ces premières représentations n'en finissent jamais... (*On sonne au-dehors.*) Je crois qu'on sonne...

CLAPOTTE. — J'y vais, madame.

(*Elle sort.*)

AGATHE, *seule*. — Mais qui peut m'avoir envoyé ce sac de bonbons, hier, après le second acte? Si c'était Arthur... Oh! non! il n'est pas assez maladroit pour commettre cette imprudence... d'autant plus que mon mari était dans ma loge...

CLAPOTTE, *entrant un bouquet à la main*. — Madame, c'est un bouquet qu'on apporte.

AGATHE, *étonnée*. — Un bouquet!

CLAPOTTE. — Pour Madame.

AGATHE. — De quelle part?

CLAPOTTE. — Le commissionnaire a dit : «De la part du sac de bonbons...» et il s'en est allé.

AGATHE. — Ah! voilà qui est curieux, par exemple!

CLAPOTTE, *redescendant vivement*. — Madame, j'entends Monsieur.

AGATHE. — Eh bien! après?

CLAPOTTE. — Faut-il cacher le bouquet?

AGATHE. — Pourquoi?... Mettez-le dans un vase... et sachez, mademoiselle, que je n'ai rien à cacher à mon mari.

CLAPOTTE. — Oui, madame, je vais chercher un vase.

(*Elle place le bouquet sur la table du milieu et sort aussitôt après l'entrée de RINÇONNET.*)

## SCÈNE III

AGATHE, RINÇONNET, puis CLAPOTTE.

RINÇONNET, *il entre en tenant à la main un sac de bonbons et en en croquant un*. — Je finis le sac... ces bonbons sont exquis... mais qui est-ce qui peut m'avoir envoyé ça après le second acte?

AGATHE, *à part*. — Il croit que c'est pour lui.

RINÇONNET. — J'ai beau me creuser la tête... Tu ne devines pas, toi?

AGATHE. — Moi? non... J'ai cru à une galanterie de votre part.

RINÇONNET, *prenant un air triste*. — Ah! Agathe, en me disant cela, tu me fais bien de la peine...

AGATHE. — Pourquoi?

RINÇONNET. — C'est de l'ironie... de l'ironie cruelle... Tu sais bien que depuis que tu m'as retiré la clé de la caisse... je ne puis plus me livrer à ces prodigalités... dont mon cœur était si friand!

AGATHE. — A qui la faute? Rappelez-vous...

RINÇONNET. — Ne parlons pas de ça!... (*Avec mélancolie.*) Où est le temps où nous nous faisons de ces petits cadeaux... qui sont comme le feu sacré du ménage... Un jour tu me donnais cette tabatière en or, avec ton portrait. (*Il la tire de sa poche et l'embrasse.*) Moi, plus délicat peut-être, je passais par la halle et je te rapportais des primeurs... trois fraises dans un petit pot...

AGATHE. — C'était vous qui les mangiez.

RINÇONNET. — Qu'importe? Il faut voir l'intention... C'était l'âge d'or!... et maintenant... c'est l'âge de fer.

(*Il soupire.*)

AGATHE. — Ah! si vous croyez m'attendrir... après votre conduite...

RINÇONNET, *vivement*. — Ne parlons pas de ça! (*A ce moment, CLAPOTTE entre sans être vue, tenant un vase à la main, elle va à la table où est le bouquet et arrange les fleurs dans le vase. A sa femme.*) Dis donc... c'est aujourd'hui le premier...

AGATHE. — Eh bien?

RINÇONNET. — Si tu voulais... sans te déranger... me donner mon mois?

CLAPOTTE, *à part*. — Tiens! on lui donne son mois! Ah! j'ai oublié l'eau.

(*Elle sort.*)

AGATHE. — Vous n'avez plus d'argent déjà?

RINÇONNET. — Si tu crois qu'on va loin avec cent francs... tout est si cher... Les premiers jours ça va encore, mais à partir du 4, je suis bien gêné.

AGATHE, *allant à la caisse qu'elle ouvre*. — Parce que vous n'avez pas d'ordre... vous avez envie de tout... Vous êtes rentré l'autre jour avec la photographie de tous les généraux... A quoi ça vous sert-il?

RINÇONNET. — Je les mets dans mon album... C'est de l'histoire.

AGATHE. — Tenez, voilà cinq billets de vingt francs.

RINÇONNET, *les comptant*. — Un... deux... trois quatre... cinq.

AGATHE. — Vous avez votre compte?

RINÇONNET. — Je croyais qu'il y en avait six... Je te l'aurais rendu!

AGATHE, *incrédule*. — Ah! oui!

RINÇONNET. — Agathe! ma petite Agathe... tu devrais bien m'augmenter...

AGATHE. — Pourquoi?

RINÇONNET. — Dame! tout augmente...

AGATHE, *allant fermer la caisse*. — Puisque vous êtes nourri, logé, habillé...

RINÇONNET, *lui caressant la main qui tient la clé de la caisse*. — Ça, j'aurai tort de me plaindre... tu es bonne... tu es pleine d'attentions pour moi.

(*Il cherche à prendre la clé.*)

AGATHE, *se reculant*. — Eh bien?

RINÇONNET. — Voyons... sois gentille... rends-moi la clé de la caisse?...

AGATHE. — Ah! non! par exemple!

RINÇONNET. — Chacun a ses attributions... Tout le monde te dira que la femme est faite pour charmer... elle a la clé des cœurs, la femme! tandis que l'homme, le pauvre homme... il n'a que la clé de la caisse.

(*Il essaie de la prendre.*)

AGATHE. — A bas les mains!

(*CLAPOTTE entre sans être vue avec une carafe et verse de l'eau dans le vase.*)

RINÇONNET. — Cependant, si je le voulais bien... c'est le droit du mari.

AGATHE. — Eh! monsieur! vous savez bien que vous n'êtes pas mon mari. CLAPOTTE, *à part*.

— Ils ne sont pas mariés ! Ah bah !

*(Elle sort sur la pointe des pieds.)*

RINÇONNET. — Je ne suis pas ton mari... dans ce moment, oui ! mais je l'ai été... autrefois... assez complètement même.

AGATHE. — Vous oubliez que vous avez perdu ce titre, par votre conduite indigne...

RINÇONNET. — J'ai eu des torts, je le reconnais...

AGATHE. — Me tromper avec une demoiselle Christiana... une je ne sais qui !

RINÇONNET. — Il y a deux ans de ça...

AGATHE. — Eh bien ?

RINÇONNET. — Il y a prescription... Voyons, Agathe... sois gentille... rends-moi cette clé... ne me force pas à invoquer la loi... ne mêlons pas les tribunaux dans nos affaires de ménage.

AGATHE. — La loi ! les tribunaux ! mais vous oubliez que j'ai des preuves de votre crime.

RINÇONNET. — Oh ! mon crime !

AGATHE. — Vos lettres... vos tendres lettres écrites à cette créature... pour laquelle vous avez dépensé des sommes énormes... vingt mille francs en trois semaines.

RINÇONNET. — Les frais d'installation.

AGATHE. — Je ne vous demande pas de détails... mais comme je ne veux pas mourir sur la paille, je garde la clé de la caisse... et si vous insistez, nous plaiderons !

RINÇONNET. — Ah ! tu n'oserais pas !

AGATHE. — J'ai déjà consulté un avocat... je peux faire prononcer notre séparation... La fortune vient de moi, on m'obligera simplement à vous faire une petite pension alimentaire... article...

RINÇONNET. — Il a été modifié... Voyons... ne t'exalte pas !

AGATHE. — Ah ! vous parlez d'invoquer la loi ! Eh bien ! faites-le... et nous verrons.

*(Elle sort vivement.)*

SCENE IV

RINÇONNET, seul.

Elle est butée... elle tient à garder la clé... Ça, j'avoue que j'ai eu des torts... j'ai eu celui de me laisser prendre... Un jour, Christiana me demande à m'emprunter cinq mille francs, car elle avait un fond de délicatesse extraordinaire... jamais je n'ai pu lui faire accepter ça... elle ne recevait qu'à titre de prêt... et elle vous faisait très régulièrement son billet sur papier timbré... Seulement elle ne le remboursait jamais... j'en ai encore un de dix mille francs en portefeuille... c'est un autographe. Comme j'avais déjà fait pas mal de sacrifices, à sa demande d'emprunt je répons : «Ça ne se peut pas.» Alors, elle se fâche... et elle me renvoie mes lettres ; j'étais sorti... C'est ma femme qui les reçoit... Malheureusement, elles étaient très claires, mes lettres... Tous les soirs, avant de me coucher, j'avais l'habitude de jeter sur le papier mes folles impressions... enfin je lui disais des bêtises... en termes convenables ! Vous voyez d'ici le drame intime... Ma femme a repris sa chambre, la clé de la caisse et l'administration de la communauté... elle me donne cent francs par mois... ce n'est pas assez... Aussi, je peux dire que je tire le diable par la... Voyons, faisons mon compte... j'ai un tas de petites dettes criardes. *(Tirant un portefeuille de sa poche et lisant.)* «Au pâtissier, quarante-neuf francs cinquante.» *(Parlé.)* J'aime assez, sur les quatre heures, à prendre un gâteau et un verre de madère... C'est stomachique. *(Ecrivant.)* «Quarante-neuf francs cinquante.» *(Lisant.)* «Une tortue, cinq francs.» *(Parlé.)* Oui, j'ai acheté une tortue, une tortue de salon... je la mets dans ma chambre et je m'amuse à lui donner de la salade... Dame ! puisque je n'ai plus de femme ! *(Ecrivant.)* «Tortue, cinq francs.» *(Lisant.)* «Portraits des généraux, sept francs.» Je ne les regrette pas. *(Ecrivant.)* «Sept francs.» *(Lisant.)* «Emprunté à mon concierge en trois fois, six francs vingt-cinq... Dépenses à mon café : consommations, pertes aux dominos, politesses à diverses bonnes œuvres, neuf francs cinquante.» *(Il commence son*

*addition à haute voix.*) Quarante-neuf francs cinquante, et cinq, soixante-quatre et sept. (*Il la continue mentalement.*) Sapristi! je dois soixante-dix-sept francs vingt-cinq... Il me reste vingt-deux francs soixante-quinze pour finir le mois... et il est de trente et un !... (*Avec colère.*) Ça ne peut pas durer comme ça! Si ça continue, je serai obligé d'ouvrir les portières à la sortie des théâtres! (*Se calmant.*) Heureusement, j'ai une ressource... (*Avec mystère.*) C'est la succession de ma tante Sourissard... de Provins... L'excellente femme s'est décidée à mourir... bien à propos. Elle laisse une fortune de huit mille francs de rente... Par malheur, nous sommes pas mal d'héritiers... D'abord nous n'étions que trois... maintenant nous sommes huit... on a retrouvé une branche... chargée de fruits... c'est mon imbécile de notaire qui a fait ce coup-là... enfin j'espère avoir pour ma part une vingtaine de mille francs... dont je ne parlerai pas à ma femme... Ça, c'est de mon côté, moi, je descends des Sourissard, ma femme est une Larguillète...

SCENE V

RINÇONNET, AGENOR.

AGENOR, *entrant par le fond.* — Bonjour, mon oncle.

RINÇONNET. — Tiens, tu étais sorti?

AGENOR. — Oui, je prépare mon examen de droit... Je compte consigner après-demain cent francs vingt-cinq centimes.

RINÇONNET. — Tu as les fonds?

AGENOR. — Papa me les a envoyés.

RINÇONNET. — Heureux jeune homme... il a un père qui lui envoie de l'argent... (*Soupirant, à part.*) Moi, je suis orphelin!

AGENOR. — Vous soupirez, mon oncle...

RINÇONNET. — Ce n'est rien...

AGENOR. — Ah! c'est que, moi aussi, je soupire...

(*Il pousse un gros soupir.*)

RINÇONNET. — Tu dois à ton pâtissier?

AGENOR. — Ah! non!

RINÇONNET. — Eh bien, qu'est-ce que tu as?

AGENOR. — J'ai... je ne sais pas comment vous dire ça... j'ai... des aspirations!

RINÇONNET. — Qu'est-ce que c'est que ça?

AGENOR. — C'est difficile à expliquer... je ne dors pas... et sans le vouloir, sur les marges de mon code, je dessine des jambes de femmes.

RINÇONNET. — Ah! ta crise! tu as ta crise!

AGENOR. — Comment, ma crise?

RINÇONNET. — Dame! à vingt et un ans... c'est bien permis... d'autant plus que, comme moi, tu descends des Sourissard... tu as du sang!... Eh bien, mon ami, c'est bien simple... il faut te lancer.

AGENOR. — Ah! voilà!... Mais comment?

RINÇONNET. — Comme oncle, il ne m'appartient pas de te diriger dans cette voie... Non! ça ne se peut pas! mais je t'avouerai qu'à ton âge j'avais déjà effeuillé quelques roses...

AGENOR. — Ah! contez-moi ça?...

RINÇONNET. — Non!... Un oncle!...

AGENOR. — Mais qui est-ce qui me guidera dans la vie si ce n'est vous?

RINÇONNET. — Je veux bien te donner quelques conseils... paternels... pour te sauvegarder... Mais je n'irai pas plus loin. (*Souriant avec complaisance.*) Je me rappelle encore mes débuts... elle s'appelait Françoise.

AGENOR. — ... De Rimini?

RINÇONNET. — Non... Françoise Goulu... c'était la cuisinière de mon patron... Une Auvergnate

pleine de rondeur...

AGENOR. — Oh! mon oncle... une cuisinière!...

RINÇONNET. — Il faut commencer... On s'élève ensuite... Voyons? As-tu déjà distingué une femme?

AGENOR. — Moi? je les distingue toutes!... je les aime toutes!... l'une pour son pied, l'autre pour sa main.

RINÇONNET, *à part*. — Le sang des Sourissard!

AGENOR. — Mais je n'arrive à rien!... Pourtant, je ne suis pas difficile... je ne tiens pas à la fortune, je ne tiens pas à la beauté, je ne tiens pas à la jeunesse... je ne tiens qu'à la distinction... et encore!

RINÇONNET. — Du moment que tu ne tiens ni à la beauté ni à la jeunesse... Cela élargit considérablement ton horizon... Tu réussiras!...

AGENOR. — Non, voyez-vous, je ne sais pas faire la cour... Je serre bien les mains, je fais de l'œil, je soupire.

RINÇONNET. — C'est déjà quelque chose.

AGENOR. — Mais quand il faut parler, quand il faut dire : «Je vous aime!»... impossible! ça ne sort pas, ça m'étrangle... Alors je parle d'autre chose.

RINÇONNET. — Je comprends ton affaire... tu manques d'aplomb... Vois-tu, mon ami, je peux me permettre de te dire ça, comme oncle... avec les femmes il n'y a qu'une chose : de l'audace ! de l'audace et encore de l'audace !

AGENOR. — Mais c'est précisément ce qui me manque.

RINÇONNET. — A ton âge, j'étais plein de toupet! (*Souriant avec complaisance.*) Je me souviens qu'un jour... j'aimais la femme d'un huissier...

AGENOR. — Oh!

RINÇONNET. — Eh bien! quoi! on n'épouse pas le mari!... Ce fonctionnaire était jaloux comme un nègre... Chaque fois qu'il sortait... crac!... il enfermait sa femme à double tour et mettait la clé dans sa poche... Ça me gênait beaucoup... j'en étais réduit à me promener sous les fenêtres de Zuléma... c'était son petit nom... et à lui envoyer des baisers quand les sergents de ville tournaient le dos... Il fallait sortir de cette impasse... Voici ce que je fis... Remarque toute la férocité de mon plan... J'apprends que le mari était allé faire une saisie-arrêt, à Neuilly... près du pont... avec la clé dans sa poche... On réparait la maison... je ne fais ni une, ni deux... j'achète une règle d'entrepreneur, je me mets un peu de plâtre sur l'épaule, j'applique une échelle de maçon contre le mur et muni d'un crayon et d'un papier... je commence à toiser...

AGENOR, *avec admiration*. — Oh! oh!

RINÇONNET. — La fenêtre était fermée... j'avais au doigt un diamant... que m'avait donné notre pauvre tante Sourissard, dont la liquidation est si laborieuse... je coupe le carreau, j'ouvre l'espagnolette et j'entre!

AGENOR, *avec admiration*. — Oh! oh!

RINÇONNET. — Zuléma avait les pieds dans l'eau... elle se dresse dans son bain, et avec un geste plein de majesté, elle me dit : «Sortez, monsieur, ou je sonne!...» J'étais bien tranquille... la sonnette se trouvait à l'autre bout de la pièce et elle était prisonnière dans son bain... Impossible d'en sortir sans montrer ses jambes...

AGENOR. — Que faites-vous?

RINÇONNET. — Je fus éloquent... je lui dépeignis l'horreur bien légitime que devait lui inspirer son mari...

AGENOR. — Eh bien?

RINÇONNET. — Ah! mon ami, une femme est bien faible quand elle a les pieds dans l'eau!

AGENOR. — Et alors?

RINÇONNET. — Dame! alors... (*Changement de ton.*) Mais veux-tu me laisser tranquille! tu me ferais dire des sottises! Un oncle!... Donne-moi mon chapeau, je sors, j'ai quelques petits comptes à régler dans le quartier.

AGENOR, *lui donnant son chapeau.* — Voilà, mon oncle.

RINÇONNET. — Merci... A bientôt, mon garçon. (*Il remonte un peu. AGENOR le suit. Lui prenant les mains avec conviction.*) De l'audace!

RINÇONNET et AGENOR, *ensemble et se serrant les mains.* — De l'audace!... et encore de l'audace!

(*RINÇONNET sort par le fond.*)

SCENE VI

AGENOR, puis CLAPOTTE.

AGENOR, *seul, exalté.* — Oui, j'en aurai!... qu'une femme se présente et nous verrons.

CLAPOTTE, *entrant en cassant une noix.* — Monsieur, votre chambre est faite.

AGENOR, *à part.* — Clapotte!... c'est une femme! Une femme de chambre... mais comme dit mon oncle : Il faut commencer! (*Haut.*) Clapotte...

CLAPOTTE. — Monsieur...

AGENOR. — Approche, ma petite Clapotte.

CLAPOTTE, *à part.* — Tiens! comme il est radouci!

AGENOR. — Tu aimes bien les noix?

CLAPOTTE. — Oui, monsieur...

AGENOR. — Mais est-ce que tu n'aimes que cela dans la nature?

CLAPOTTE. — Dame!

AGENOR, *lui prenant la main.* — Ecoute, Clapotte, nous ne sommes pas de la même couche sociale...

CLAPOTTE, *à part.* — Il m'a serré la main!

AGENOR. — Mais dans notre société moderne, les distances tendent de jour en jour à s'effacer au souffle de la solidarité.

CLAPOTTE, *étonnée.* — Oui...

AGENOR, *la regardant tendrement.* — D'ailleurs, sous la soie comme sous la bure, la femme est toujours la femme!

CLAPOTTE, *à part.* — Décidément, il me fait de l'œil.

AGENOR, *se troublant.* — Vois-tu, je suis bien aise de te voir... parce que, quand je te vois... je te regarde... et quand je te regarde... je te vois!

CLAPOTTE, *baissant les yeux.* — C'est bien gentil, ce que vous me dites là... Mais pourquoi que vous marronnez toujours après les domestiques?

AGENOR. — Je ne marronne pas, Clapotte... j'ai l'air de marronner... mais au fond je ne marronne pas... Au contraire... et même, j'ai quelque chose de particulier à te dire...

CLAPOTTE. — Je me doute de ce que c'est... allez!

AGENOR, *faisant un effort sur lui-même.* — Eh bien! Clapotte... eh bien! Clapotte... (*Changeant de ton.*) S'il arrive des lettres pour moi, tu les mettras sur mon bureau...

CLAPOTTE, *étonnée.* — Ah bah!

AGENOR. — Sur mon bureau... tu entends... (*La renvoyant.*) Va!

CLAPOTTE, *désappointée.* — Oui, monsieur... (*En sortant.*) Sur votre bureau. (*A part.*) C'est dommage!

(*Elle disparaît.*)

SCENE VII

AGENOR, puis AGATHE.

AGENOR. — Non, ça ne veut pas sortir! Crétin! imbécile!... je l'avais sur les lèvres... Je t'aime! je t'aime! Quand je suis tout seul, ça va très bien! Après ça, c'est peut-être parce qu'elle n'est pas distinguée... mais qu'il me tombe une robe de soie!

AGATHE, *entrant sans voir AGENOR, elle tient à la main une tapisserie.* — Où ai-je fourré cette laine bleue?

AGENOR, *à part.* — Tiens, en voilà une robe de soie! Oui, mais c'est ma tante, ça contrarierait mon oncle et puis ce serait un inceste... Mais non! puisque la loi permet d'épouser sa tante avec une dispense.

AGATHE. — Tiens! vous êtes là, Agénor?... (*S'asseyant.*) Donnez-moi un tabouret.

AGENOR. — Oui, ma tante... Oui, ma petite tante! (*A part, en prenant le tabouret.*) De l'audace! de l'audace! et encore de l'audace!

AGATHE. — Qu'est-ce que vous dites?

AGENOR, *plaçant le tabouret.* — Moi? Rien... Mon Dieu! ma tante, que vous avez donc un joli pied!

AGATHE. — Vous trouvez...

AGENOR. — Et une petite main... avec des fossettes.

AGATHE. — Tiens! vous remarquez ces choses-là, vous?

AGENOR. — Si je les remarque! (*Tendrement.*) Ah! ma tante, je suis bien aise de vous voir... parce que, quand je vous vois... je vous regarde... et quand je vous regarde... je vous vois!

AGATHE, *souriant.* — Ah çà! où voulez-vous en venir!

AGENOR, *avec exaltation.* — Où je veux en venir? où je veux en venir? mais c'est-à-dire que... (*Changeant de ton.*) Ah! que les courses étaient belles dimanche dernier au bois de Boulogne!

AGATHE. — Superbes.

AGENOR. — Et des toilettes! Quelles toilettes!... (*A part, crispé.*) Non! ça ne veut pas sortir! crétin! animal!

SCENE VIII

LES MEMES, RINÇONNET, puis CLAPOTTE.

RINÇONNET, *entrant, et à part.* — Je viens de payer mes dettes... je me sens plus léger... plus léger de soixante-dix-sept francs.

AGATHE, *à RINÇONNET.* — Ah! vous arrivez bien... votre neveu était en train de me faire une déclaration.

AGENOR, *à part.* — Oh! elle vend la mèche!

RINÇONNET. — Oh! ne t'inquiète pas de ça... il n'y a aucun danger... Le pauvre garçon! il s'essaye...

AGATHE. — Comment! il s'essaye?

CLAPOTTE, *entrant.* — Madame, il y a un monsieur qui demande à vous parler...

AGATHE. — Comment s'appelle-t-il?

CLAPOTTE. — Il n'a pas dit son nom... mais il est très bien mis.

RINÇONNET. — S'il est bien mis, il faut le faire entrer.

(*CLAPOTTE remonte.*)

AGENOR. — Je ne dîne pas avec vous, je vous demande la permission d'aller m'habiller...

RINÇONNET, *le prenant à part.* — Va, mon garçon... et de l'audace! de l'audace!

AGENOR, *à part, en sortant.* — Parbleu! il ne me manque que ça.

(*Il sort.*)

CLAPOTTE, *à la cantonade.* — Entrez, monsieur.

(*Elle sort après l'entrée de CORNADOR.*)



SCENE IX

RINÇONNET, AGATHE, CORNADOR.

(AGATHE est assise à gauche et fait de la tapisserie.)

CORNADOR, *entrant et saluant*. — Monsieur... madame... (A part.) C'est bien elle. (Haut.) Je vous demande un million de pardons de vous déranger...

RINÇONNET. — Qu'est-ce qui me procure l'avantage?...

CORNADOR. — C'est ma canne.

RINÇONNET. — Votre canne?

CORNADOR. — Voilà ce que c'est... Il faut vous dire que j'ai un amour de petite canne... en racine de fraisier... avec une pomme d'or... j'y tiens beaucoup... Elle me vient d'une femme!...

(Regardant AGATHE.) Et ce qui vient des femmes... ce sont les reliques du cœur!

RINÇONNET. — Tiens c'est gentil, ça!

CORNADOR. — En marchant, j'ai la déplorable habitude de faire sonner ma canne sur le pavé... comme ça : ding! ding! ding!

RINÇONNET. — Mon Dieu! on n'est pas pendu pour ça... mais je ne vois pas...

CORNADOR. — Passant dans votre rue de Rivoli, je me livrais à mon petit travail...

RINÇONNET. — Ding! ding! ding!

CORNADOR. — Tout à coup, ma canne m'échappe et tombe dans un soupirail placé au milieu du trottoir... J'ai des mains d'enfant...

(Il les montre.)

RINÇONNET. — D'un bel enfant !

CORNADOR. — Je m'adresse au concierge, il me dit : «C'est la cave du deuxième... Voyez au deuxième, ils paient leur terme, ils vous la rendront.» (Changeant de ton.) Et c'est dans cet espoir flatteur que j'ose me présenter devant vous.

RINÇONNET, *avec dignité*. — Monsieur, vous n'aurez pas en vain fait appel à ma loyauté... Je descends à la cave... Veuillez m'attendre un instant.

(Il allume une bougie.)

CORNADOR, *à part*. — Voilà mon truc pour pénétrer dans les familles ! (Haut à RINÇONNET.) Désolé, monsieur, de la peine que je vous donne...

RINÇONNET. — Il n'y a pas de quoi... Je monterai du vin en même temps...

(Il sort avec la bougie.)

SCENE X

CORNADOR, AGATHE.

CORNADOR, *s'approchant vivement d'AGATHE*. — Chut!... les bonbons, c'est moi! le bouquet, c'est moi! le serpent, idem!

AGATHE, *se levant*. — Comment, monsieur!... Que voulez-vous?

CORNADOR. — Je vous ai vue hier aux Variétés avec votre vieux...

AGATHE. — Mon vieux?... M. Rinçonnet!

CORNADOR. — Je ne sais pas son nom, mais il ne peut pas vous convenir... il vous a ramenée en fiacre! Oh! en fiacre!

AGATHE. — Eh bien?

CORNADOR. — Eh bien, j'ai entrepris de le supplanter!

AGATHE. — Par exemple!

CORNADOR. — Oh! ne craignez rien... je me présente comme un homme sérieux.

AGATHE. — Mais, monsieur!...

CORNADOR. — Je suis connu, demandez à Georgina, à Marietta, à Fradinetta.

AGATHE. — Mais, monsieur, je ne connais pas ces femmes-là.

CORNADOR. — Allons donc!

AGATHE. — Mais non, monsieur.

CORNADOR. — Comment! vous n'en êtes pas?... C'est curieux... j'aurais cru à votre chignon d'une nuance... vénitienne.

AGATHE. — Je suis mariée, monsieur.

CORNADOR. — Pas possible!... Ah! si jamais... Eh bien! vous n'en avez pas l'air.

AGATHE. — Encore !

CORNADOR. — Excusez-moi, madame, je vois que j'ai fait fausse route... mais franchement on pouvait s'y tromper... à cause de votre chignon.

AGATHE. — Monsieur!

CORNADOR. — Il suffit... Veuillez accepter, madame, l'expression de ma haute considération.

AGATHE. — A la bonne heure!

CORNADOR, *allant prendre le bouquet dans le vase*. — Je vous demanderai la permission de reprendre le bracelet?

AGATHE. — Quel bracelet?

CORNADOR, *le montrant*. — Un serpent caché sous les fleurs, c'est un emblème. (*Le mettant dans sa poche.*) Ce sera pour une autre... (*Très gracieux.*) Mais je vous laisse le bouquet.

AGATHE. — Oh! c'est inutile.

CORNADOR, *lui faisant un profond salut*. — Maintenant, madame, permettez-moi de me mettre sur les rangs... comme homme du monde.

AGATHE. — Dans quel but?

CORNADOR. — Mais... pour vous faire agréer mes feux... et mes hommages.

AGATHE, *avec hauteur*. — Sortez, monsieur...

CORNADOR. — Mais...

AGATHE. — Je vous prie de sortir... et de ne jamais franchir le seuil de cette porte!

CORNADOR. — Pardon... c'est que...

AGATHE. — Quoi?

CORNADOR. — J'attends ma canne.

AGATHE. — C'est donc moi qui vous céderai la place !

(*Elle sort par la gauche, laissant CORNADOR ébahi.*)

#### SCENE XI

CORNADOR, puis CLAPOTTE.

CORNADOR, *seul*. — Mariée!... C'est de la pose... Quand on est mariée, on ne va pas à une première des Variétés avec un chignon pareil !

CLAPOTTE, *entrant et à part*. — Tiens! ce monsieur qui est encore là!

CORNADOR, *l'apercevant et à part*. — La bonne!... Il faut que j'en aie le cœur net... Psitt!... Marinette ! oui, toi...

CLAPOTTE, *s'avançant*. — Monsieur, je m'appelle Clapotte.

CORNADOR. — Je ne t'en veux pas pour ça... Ecoute, j'ai besoin de quelques renseignements sur tes maîtres. (*A part.*) Questionnons-la adroitement. (*Haut.*) Est-ce que tu crois qu'ils sont mariés?

CLAPOTTE. — Mais... oui, monsieur.

CORNADOR, *tirant un louis de sa poche*. — Fais bien attention... Voici un louis... Je dis : «Est-ce que tu crois qu'ils sont mariés?»

CLAPOTTE, *vivement*. — Non, monsieur, je ne le crois pas!

CORNADOR. — Ah! tu vois! (*Lui mettant la pièce dans la main.*) Maintenant, donne-moi pour vingt francs de preuves.

CLAPOTTE, *à demi-voix*. — Eh bien! pas plus tard que tout à l'heure, j'ai entendu Madame qui disait à Monsieur : «Vous savez bien que vous n'êtes pas mon mari.»

CORNADOR. — Parbleu! Le chignon!

CLAPOTTE. — De plus, ils ont chacun leur chambre... ce qui est éreintant pour les domestiques.

CORNADOR. — De simples relations... diplomatiques. Après?

CLAPOTTE. — Après?... C'est Madame qui tient la bourse... et elle lui donne son mois.

CORNADOR, *avec dégoût, à part*. — Ah!... il est appointé! (*A CLAPOTTE.*) C'est bien, tu peux te retirer.

CLAPOTTE. — Si Monsieur a encore besoin de renseignements... je suis toujours là.

(*Elle sort.*)

CORNADOR, *seul*. — Je comprends... Elle a voulu me la faire... à la légitime... mais Cornador a le nez fin... Du moment qu'elle n'est pas mariée... je rends le bracelet.

(*Il va au bouquet et remet le bracelet.*)

SCENE XII

CORNADOR, RINÇONNET.

RINÇONNET, *entrant, il tient une canne d'une main et de l'autre une bouteille cassée*. — Désolé de vous avoir fait attendre, mais il y a soixante-dix-sept marches.

CORNADOR, *à part, regardant RINÇONNET*. — Il porte sur la figure l'empreinte du vice et de la dégradation.

RINÇONNET. — Voici votre canne.

CORNADOR, *la prenant*. — C'est bien.

RINÇONNET. — En tombant, elle m'a cassé une bouteille de vin fin.

CORNADOR, *à part*. — Une carotte!

RINÇONNET. — Du vin à quatre francs la bouteille.

CORNADOR, *mettant la main à sa poche*. — Voyons, dites-moi tout de suite que vous avez besoin de quatre francs...

RINÇONNET. — Je ne vous les demande pas, mais enfin si tous les passants qui ont des cannes...

CORNADOR. — Tenez, brisons là.

RINÇONNET. — Encore! mais elle l'est, brisée!

CORNADOR, *à part, avec indignation*. — Oh! il fait des mots. (*Remontant.*) Adieu...

RINÇONNET, *lui tendant la main*. — Sans rancune...

CORNADOR, *retirant vivement sa main*. — Ah! non! non! ne l'espérez pas!

(*Il sort par le fond.*)

SCENE XIII

RINÇONNET, puis AGENOR, puis CLAPOTTE, puis AGATHE.

RINÇONNET, *seul*. — Qu'est-ce qu'il a? Eh bien! il est curieux, ce monsieur! Ordinairement qui casse les bouteilles les paie.

AGENOR, *entrant, habit noir et cravate blanche*. — Bonjour, mon oncle!

RINÇONNET. — Agénor! Sapristi! quelle tenue! Où vas-tu donc comme ça?

AGENOR. — Chez la baronne de Sainte-Colombe.

RINÇONNET. — Tu connais des baronnes, toi?

AGENOR. — Mais oui... J'ai été présenté par un étudiant de troisième année... une maison charmante... du très grand monde, on soupe, on joue...

RINÇONNET. — On joue! (*Sévèrement.*) J'espère bien que tu ne joues pas!

AGENOR. — Ne me grondez pas, mon oncle, mais, hier, je me suis laissé entraîner...

RINÇONNET. — Ah! Agénor, je n'aime pas ça... Je te passe les femmes, parce que tu n'en

abuses pas... mais le jeu... Passion fatale qui brûle le sang et dessèche le cœur! passion qui vous mène tôt ou tard à la ruine... et souvent au déshonneur! D'ailleurs on perd toujours.

AGENOR. — Mais non, mon oncle, j'ai gagné!

RINÇONNET. — Comment! tu as... Beaucoup?

AGENOR. — Cinq cents francs.

RINÇONNET. — Et on t'a payé?

AGENOR. — Comptant!

RINÇONNET, *à part*. — Cinq cents francs... Mazette! c'est ça qui arrondirait bien mon mois.

(*Haut.*) Et c'est une maison honorable que celle de la baronne?

AGENOR. — Oh! mon oncle! sans cela je n'irais pas.

RINÇONNET. — Alors tu crois qu'un homme sérieux peut s'y égarer un moment?

AGENOR. — Tous princes, barons, marquis... et Polonais.

RINÇONNET. — Polonais! Ecoute, Agénor, tu es trop jeune pour aller seul dans cette maison... tu as besoin d'un mentor, d'un guide... Fais-moi inviter?

AGENOR. — Vous, mon oncle?

RINÇONNET. — Oui, je serai là pour te surveiller... C'est mon devoir... je risquerai peut-être quelques pièces... mais je ne me laisserai pas entraîner, je suis calme et froid, moi!

AGENOR. — La baronne vous recevra parfaitement, c'est une femme charmante, très accueillante, pleine de grâces... (*Tout à coup.*) Tiens! au fait!

RINÇONNET. — Quoi?

AGENOR. — Si je l'aimais! Je n'y avais pas pensé...

RINÇONNET. — Il ne s'agit pas de ça... Fais-moi inviter !

AGENOR. — Rien de plus facile... (*Apercevant le bouquet.*) Tenez, ce bouquet va nous servir.

RINÇONNET. — Comment ça?

AGENOR. — Vous allez voir... J'ai une certaine habitude du monde... Où sont mes cartes? (*Il tire une carte de son portefeuille et écrit dessus.*) «M. Agénor sollicite la faveur de présenter ce soir un invité, qui prie madame la baronne d'accepter ce bouquet.»

(*Il met sa carte sur le bouquet et sonne.*)

RINÇONNET. — Je comprends... tu me fais précéder par ces fleurs... C'est une idée gracieuse.

CLAPOTTE, *entrant*. — Monsieur a sonné?

AGENOR. — Oui, tu vas faire porter ce bouquet à l'adresse que voici.

(*Il lui remet le bouquet avec une autre carte.*)

CLAPOTTE. — Je vais envoyer le concierge.

RINÇONNET. — Tu lui diras de s'habiller.

(*CLAPOTTE sort.*)

AGENOR. — Et maintenant, si vous le voulez, mon oncle, nous dînerons ensemble... au cabaret.

RINÇONNET. — Oh! impossible! Je n'ai que vingt-deux francs, et si je veux jouer...

AGENOR. — C'est moi qui régale... Mes cinq cents francs.

RINÇONNET, *avec noblesse*. — Le fruit du jeu! Jamais! (*Se ravisant.*) Au fait, nous avons ici un haricot de mouton... J'accepte!

AGENOR. — A la bonne heure!

RINÇONNET. — Mais à une condition, c'est que si je gagne... comme je suis en droit de l'espérer, puisque tu as gagné, toi, un enfant!... Si je gagne, je te rembourserai le dîner.

AGENOR. — Comme vous voudrez, maintenant allez faire toilette... Cravate blanche, habit noir... Soyez splendide.

RINÇONNET. — Sois tranquille... je veux épater la baronne.

AGENOR, *bas*, *voyant entrer AGATHE*. — Chut! ma tante !

AGATHE, à RINÇONNET. — Mon ami, le dîner est prêt.

AGENOR, *bas* à RINÇONNET. — Le dîner.

RINÇONNET, *bas* à AGENOR. — Le haricot de mouton... (*Haut.*) Excuse-moi, ma bonne amie, ce soir, je ne dînerai pas avec toi...

AGATHE. — Ah!

RINÇONNET. — J'ai rencontré un imbécile d'ami qui m'a invité... il arrive exprès de Macon... nous ne serons qu'entre hommes... des camarades de pension à moi... et à Agénor... tu comprends...

AGATHE. — Oui, je comprends. (*A part.*) C'est toujours comme ça quand il a reçu son mois.

RINÇONNET. — Adieu, ma bonne amie, je rentrerai peut-être un peu tard, ne t'ennuie pas trop... tu me feras mettre une veilleuse dans l'antichambre... Adieu, ma bonne amie...

AGENOR. — Adieu, ma tante!

(*RINÇONNET et AGENOR entrent dans la chambre de droite.*)

SCENE XIV

AGATHE, puis CLAPOTTE.

AGATHE. — Ah bien! s'il croit que je vais rester seule ici! (*Elle sonne, CLAPOTTE paraît. A CLAPOTTE.*) Je ne dîne pas... Mon manteau, mon chapeau... et une voiture! (*A elle-même.*)

Comme ça, nous serons quittes!

ACTE II

Chez LA BARONNE. — Un salon meublé avec un luxe de mauvais goût. — Porte au fond ouvrant sur un autre salon. — Portes latérales. — Au milieu, deuxième plan, une grande table recouverte d'un tapis vert. — A gauche, un canapé. — Du même côté, une cheminée. — A droite un petit meuble sur lequel sont une théière et quelques tasses.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, LA BARONNE, puis LE PRINCE POUPOULOS.

(*Au lever du rideau, LE BARON prend une tasse de thé et LA BARONNE est occupée à allumer les bougies placées sur la cheminée.*)

LE BARON. — Dépêchons-nous, baronne, nous sommes en retard.

LA BARONNE. — J'ai eu à m'occuper du souper... Y a-t-il déjà du monde dans le grand salon?

LE BARON. — Oui, on arrive, ça se meuble. Je crois que le jeu sera très animé ce soir... Nous aurons des gens sérieux.

LA BARONNE. — Le prince viendra-t-il?

LE BARON. — Il viendra, il me l'a promis.

LA BARONNE. — Il me va, ce prince-là... c'est un joueur qui a de l'estomac... ce n'est pas un piétineur.

LE BARON. — Quoi! Un piétineur?

LA BARONNE. — Oui, il ne piétine pas pendant vingt minutes pour risquer cinq louis.

LE BARON. — Je vous recommande, baronne, de surveiller votre dialogue... Vous avez quelquefois des audaces de grammaire...

LA BARONNE. — Bah! un Russe!

LE BARON. — Méfiez-vous!... il y a des Russes qui parlent mieux notre langue que beaucoup de Français...

LE PRINCE, *paraissant au fond*. — Pas de domestique... Je m'annonce moi-même!

(*Il entre.*)

LE BARON, *allant au-devant de lui*. — Eh! ce cher prince...

LA BARONNE. — Nous parlions de vous.

LE PRINCE. — En vérité? Est-ce en bien ou en mal?

LE BARON. — Ah! prince!

LE PRINCE. — C'est que souvent quand les princes ne sont pas là, on les bêche... J'ai pioché mon coeur humain.

LA BARONNE. — Je disais au baron : pour rencontrer un prince aussi comme il faut, il faudrait que j'aïlle bien loin.

LE PRINCE, *froidement, la reprenant*. — Lasse! lasse!

LA BARONNE. — Quoi?

LE PRINCE. — Que j'allasse! Le subjonctif!

LA BARONNE. — Ah! pardon!...

LE BARON. — C'est l'émotion!

UN DOMESTIQUE, *entrant avec un bouquet*. — On apporte cette carte et ce bouquet pour madame la baronne.

LA BARONNE. — C'est bien... Donnez. (*Elle les prend, le domestique sort. Lisant la carte.*) «M. Agénor sollicite la faveur de présenter ce soir un invité, qui prie madame la baronne d'accepter ce bouquet.»

LE PRINCE. — Très galant!

LA BARONNE, *avec dédain*. — C'est un bouquet de quinze francs.

LE BARON, *prenant le bouquet*. — De quinze à vingt francs. (*Vivement.*) Mais il y a un bracelet!... un serpent!...

LA BARONNE, *le prenant vivement*. — Voyons... Très gentil! (*Le soupesant.*) Il pèse au moins cent vingt grammes.

(*Elle le passe au baron.*)

LE BARON, *le soupesant*. — Il pèse plus que ça... c'est un bracelet de cinq cents francs... Voyez, prince.

(*Il le lui passe.*)

LE PRINCE, *le soupesant*. — C'est un bracelet de six cents francs. (*Il le rend à LA BARONNE.*) J'ai pioché mon bijoutier.

LA BARONNE. — Six cents francs! Oh! non! je ne puis accepter.

LE PRINCE. — Pourquoi?

LA BARONNE. — Il faudrait que le baron m'autorise...

LE PRINCE, *froidement*. — Sât!... sât!

LA BARONNE. — Quoi?

LE PRINCE. — M'autorisât! Le subjonctif!

LA BARONNE. — Ah! pardon!... (*A part.*) Il est embêtant. (*Haut.*) Dois-je accepter, baron?

LE BARON, *s'oubliant*. — Tiens! c'te bêtise! D'ailleurs, cet invité nous est présenté par M. Agénor... un de nos amis.

LA BARONNE. — J'avoue qu'il m'est très sympathique, ce jeune homme... Un peu novice... On aurait du plaisir à diriger ses premiers pas dans le monde.

LE BARON. — Hum!

LA BARONNE. — Oh! en tout bien tout honneur! Je ne suis pas femme à me galvauder.

LE PRINCE, *étonné*. — Hein?

UN DOMESTIQUE, *paraissant à gauche*. — Madame n'a pas donné d'ordres pour le punch!

LA BARONNE. — C'est bien... Suivez-moi... (*Saluant.*) Prince... vous permettez...

(*Elle sort suivie du domestique.*)

SCENE II

LE BARON, LE PRINCE, puis AGENOR et RINÇONNET.

LE PRINCE, *au baron*. — Charmante femme!... Que veut dire «galvauder» ?

LE BARON, *vivement*. — Oh! c'est un mot parisien... Une femme qui se galvaude, c'est une femme qui s'éparpille... La baronne ne s'éparpille pas... elle se concentre... continuellement.

AGENOR, *paraissant au fond*. — Par ici, entrez, mon oncle.

RINÇONNET, *entrant, il est en grand costume de bal*. — Me voilà... je te suis, mais j'ai un gant qui a craqué!...

AGENOR, *bas*. — Ça ne fait rien.

RINÇONNET, *bas*. — Je vais fermer la main... Va.

LE BARON, *remontant avec empressement*. — M. Agénor... (*Désignant RINÇONNET.*)

Monsieur est sans doute la personne que vous nous avez annoncée...

RINÇONNET. — Mon Dieu oui... Excusez mon indiscretion.

AGENOR, *bas, l'interrompant*. — Ne parlez pas avant que je vous aie présenté. (*Au baron, le présentant.*) M. Rinçonnet, mon oncle. (*A RINÇONNET.*) Mon oncle, M. le baron...

(*On se salue.*)

RINÇONNET, *au baron*. — Enchanté, monsieur le baron.

AGENOR, *bas à RINÇONNET*. — Attendez, ce n'est pas fini. (*Le présentant au prince.*) M.

Rinçonnet, mon oncle. (*A RINÇONNET.*) M. le prince Poupoulos.

RINÇONNET, *à part*. — Sapristi! un prince! (*Il le salue.*) Prince... excusez mon émotion.

LE PRINCE, *à RINÇONNET*. — Remettez-vous, jeune homme, remettez-vous!

RINÇONNET. — Et si, par hasard, je m'écartais du respect... il faudrait que vous me pardonniez...

LE PRINCE. — Nassiez! nassiez!

RINÇONNET. — Quoi?

LE PRINCE. — Que vous me pardonniez ! Le subjonctif!

LE BARON, *à part*. — Il a aussi pioché son subjonctif. (*A RINÇONNET.*) Tout à l'heure, je vous présenterai à la baronne.

RINÇONNET, *galamment*. — Tout l'honneur sera pour moi. (*A part.*) Des princes... des barons... Je suis dans un grand milieu!

LE BARON, *à RINÇONNET*. — Notre soirée est tout intime... nous ne faisons pas de musique.

RINÇONNET. — C'est une preuve de goût.

LE PRINCE. — Et puis la musique, ça tient de la place.

LE BARON. — Nous tâchons de nous distraire sans bruit... Cartonnez-vous?

RINÇONNET. — Plaît-il?

LE BARON. — On organise une partie, on perd ou on gagne, quelques louis... et tout est dit... Avez-vous de l'estomac?

RINÇONNET, *sans comprendre*. — Mais oui, l'estomac est bon, Dieu merci!

LE PRINCE. — Etes-vous beau joueur, aimez-vous à perdre?

RINÇONNET. — Mon Dieu, prince, en principe... je préfère gagner.

LE PRINCE, *riant*. — Ah! très joli, très joli, vous ne manquez pas d'un certain esprit.

RINÇONNET. — Ah! prince! (*A part.*) Il est bienveillant !

LE BARON. — Je vous recommande le prince... Vous verrez quel jeu large!

LE PRINCE. — C'est vrai, je joue large... je joue pour me fouetter le sang... je ne digère pas et j'ai froid aux pieds... Mon médecin m'a dit : «Fouettez-vous le sang!» Alors je joue; maintenant, je digère un peu et le pied se réchauffe!

RINÇONNET. — Ah! tant mieux!

LE PRINCE. — Devinez ce que j'ai mangé à mon dîner... De la choucroute, un homard et trois boudins. Je ne les aime pas... mais j'éprouve mon estomac.

RINÇONNET. — Et ça a passé?

LE PRINCE. — En grande partie... Dans ce moment j'ai une déveine horrible... ça m'amuse, ça me fouette!

AGENOR. — Ah! c'est bien vrai! La dernière fois, je vous ai fouetté de cinq cents francs.

LE BARON. — Le prince perd toujours.

RINÇONNET. — Comment, toujours?

LE PRINCE. — Toujours! toujours!

RINÇONNET, *à part*. — Voilà mon affaire... je jouerai contre lui.

LE BARON. — Mais la baronne ne vient pas... Je vais la prévenir de votre arrivée.

LE PRINCE. — Baron... avez-vous de la brioche chaude... bien chaude?

LE BARON. — Oui, on vient de l'apporter.

LE PRINCE. — J'ai une idée de brioche chaude... Je vous en demanderai une forte tranche. Je veux brutaliser mon estomac.

LE BARON, *à part*. — Chaque fois qu'il vient, il se fait nourrir.

LE PRINCE, *à RINÇONNET lui tendant la main*. — Adieu, cher...

RINÇONNET, *touché*. — Ah! prince... (*Il étend la main dont le gant est craqué et s'en aperçoit. A part.*) Non, l'autre! Il lui donne l'autre main.

(*LE BARON et LE PRINCE sortent.*)

### SCENE III

RINÇONNET, AGENOR.

RINÇONNET. — Sapristi! c'est mon gant qui m'ennuie.

AGENOR. — Fermez la main.

RINÇONNET. — Mais je ne peux pas toujours fermer la main, j'aurais l'air d'être venu pour distribuer des coups de poing.

AGENOR. — Dans notre monde, on ne se dégante jamais. Comment trouvez-vous le prince?

RINÇONNET. — Parfait. Il réalise pour moi le type de la grande noblesse... simple, majestueux, et mauvais estomac!

AGENOR. — Ah! si vous aviez vu la baronne!

RINÇONNET. — Elle est bien?

AGENOR. — C'est un ange! des yeux! une taille! Je crois que je vais l'aimer!

RINÇONNET. — Ne pense pas à ça! Une baronne! Voyons, parlons de la soirée. Il me sera difficile de tenir tête à tous ces gros joueurs avec mes vingt-deux francs soixante-quinze... mais en les manœuvrant adroitement... froidement... j'ai déjà formé un plan... (*A AGENOR distrait.*) A quoi penses-tu?

AGENOR. — A la baronne!

RINÇONNET. — Tu vas nous faire flanquer à la porte.

AGENOR. — Ah! la voici!

### SCENE IV

LES MEMES, LA BARONNE.

LA BARONNE, *entrant* — Ah! monsieur Agénor!

AGENOR, *saluant*. — Baronne... (*Bas à RINÇONNET.*) Je vais vous présenter... Fermez la main. (*Haut.*) Baronne... M. Rinçonnet, mon oncle. (*A RINÇONNET.*) Mon oncle, madame la baronne.

LA BARONNE, *saluant*. — Soyez le bienvenu, monsieur. Vous nous ferez l'honneur de rester à souper?

RINÇONNET, *galamment*. — Ah! baronne!... je n'ai pas faim... mais pour vous... que ne ferait-on pas?

LA BARONNE. — Je devrais vous gronder... pour vous être fait précéder d'un envoi...



RINÇONNET. — Le bouquet! Ne parlons pas de ça, baronne.

LA BARONNE. — Passe pour le bouquet!... mais le serpent est de trop!

RINÇONNET, *étonné*. — Le serpent? (A AGENOR, *bas*.) Quel serpent?... Qu'est-ce qu'elle veut dire?

AGENOR, *bas*. — Je n'en sais rien... mais c'est très gracieux... Répondez quelque chose.

RINÇONNET, *bas*. — Tu as raison. (A LA BARONNE.) Est-il vraiment de trop, baronne? Il y a des personnes avec lesquelles le trop n'est pas encore assez.

AGENOR, *bas*. — A la bonne heure! Fermez la main.

LA BARONNE. — Du reste, je l'ai accepté comme un emblème, le serpent sous les fleurs... Avouez-le, c'est un emblème.

RINÇONNET. — Eh bien! oui, je l'avoue! Et si je ne craignais d'être inconvenant, je dirais que c'est un symbole... mais je retire le mot!

LA BARONNE. — J'ai parfaitement compris.

RINÇONNET. — Ah! tant mieux!

LA BARONNE. — Mais je sais charmer les reptiles. (*Lui tendant la main.*) Voyez, je ne crains pas les morsures.

RINÇONNET, *lui embrassant la main*. — Ah! baronne!

AGENOR, *bas à RINÇONNET*. — Elle est délirante!

RINÇONNET, *bas*. — Oui... mais un peu obscure...

SCENE V

LES MEMES, LE BARON, LE PRINCE, et INVITÉS DES DEUX SEXES.

(*LE BARON entre, suivi du prince et de ses invités des deux sexes.*)

LE BARON. — Par ici, mesdames... En attendant le souper... nous allons tailler un petit bac.

TOUS. — Oui! Oui!

(*Ils se placent autour de la table de jeu.*)

LE PRINCE, *à RINÇONNET*. — Ma brioche ne passe pas.

RINÇONNET. — Tâchez de perdre, ça la fera couler.

LE PRINCE. — C'est vrai... Quand je gagne, je digère moins bien... ça ne fouette pas!

LE BARON. — Prince, nous vous attendons.

LE PRINCE, *remontant*. — Me voilà... Je parie cent louis que je vais en perdre deux cents.

RINÇONNET, *à part*. — Et il est d'un calme!... Voilà la vraie noblesse!

LE BARON, *à RINÇONNET*. — Jouez-vous, monsieur Rinçonnet?

RINÇONNET. — Si je joue! certainement. (*A part.*) Je ne suis venu que pour ça!

LE PRINCE. — Il manque cinq louis.

RINÇONNET. — Je fais cent sous.

LE PRINCE, *étonné*. — Cent sous!

RINÇONNET, *à part*. — Je jouerai deux pièces de cinq francs avant le souper... et deux autres après... Le souper coupe la veine... (*Mettant une pièce sur la table.*) Voilà mes cent sous!

LE BARON, *à part*. — Il est rat pour un homme qui donne des bracelets... mais il n'est pas encore échauffé...

(*Le jeu commence. LE PRINCE tient la banque. RINÇONNET, debout, suit les coups avec émotion.*)

UN JOUEUR. — Huit!

LE PRINCE, *faisant le jeu*. — J'ai perdu...

RINÇONNET. — Passez les cent sous!

LE PRINCE. — Il y a vingt-cinq louis!

LE BARON. — J'en fais dix.

UNE DAME. — Moi cinq.

RINÇONNET. — Moi, je fais quinze francs! (*A part.*) Tant pis! j'ôte un gant!  
(*Il l'ôte.*)

LA BARONNE. — Vous ne jouez pas ce soir, monsieur Agénor?

AGENOR. — Non, baronne... Si vous le permettez, je préfère vous regarder... parce que quand je vous regarde... je vous vois...

LA BARONNE. — Ah! vous êtes galant.

AGENOR, *avec transport*. — Comme le feu!!!

LA BARONNE, *riant*. — Plus bas! Si le baron vous entendait...

AGENOR, *baissant la voix*. — Comme le feu!... comme la houille!...

RINÇONNET, *très haut, à la table*. — Je fais trente francs! Agénor! je fais trente francs!

AGENOR. — Oui... (*A part.*) Il est ennuyeux, j'étais lancé !

LA BARONNE. — Quel âge avez-vous, monsieur Agénor?

AGENOR. — Vingt et un ans. Je suis arrivé à l'âge où la vue d'une baronne vous inspire...

LA BARONNE. — Quoi?

AGENOR. — Le regret de ne pas être baron.

LA BARONNE. — Mais c'est une déclaration?

AGENOR. — Eh bien, oui! eh bien, oui! (*A part.*) C'est drôle, quand il y a du monde, je n'ai pas peur! (*Haut.*) Baronne, la nature m'a doué d'un cœur!...

RINÇONNET, *très haut, à la table*. — Je fais cinq louis ! (*Allant à AGENOR.*) Je fais des louis, maintenant! (*A part.*) Tant pis! j'ôte l'autre gant!

AGENOR, *à part*. — Il est insupportable!

LA BARONNE. — Vous me disiez, monsieur Agénor?

AGENOR. — Je ne sais plus... il m'interrompt toujours... (*Regardant les mains de LA BARONNE.*) Mon Dieu! que vous avez là de jolies petites menottes...

LA BARONNE. — Laissez donc... je suis sûre que vous en dites autant à toutes les femmes.

AGENOR. — Moi? Si vous me connaissiez?

RINÇONNET, *avec feu*. — Encore gagné! (*Il ramasse l'argent et vient à AGENOR.*) Encore gagné! Tiens! regarde! on ne sait plus où ça s'arrêtera... et remarque comme je suis calme... pas un muscle ne bouge!

AGENOR. — Mais mon oncle, je cause avec madame la baronne.

RINÇONNET, *à LA BARONNE*. — Pardon... pardon... (*Bas, à AGENOR.*) Ne nous fais pas flanquer à la porte, j'ai la veine!

LE PRINCE. — Il y a cent louis !

RINÇONNET, *remontant à la table*. — Attendez! j'en suis ! je fais deux cents francs ! (*A part.*) C'est formidable! deux mois d'appointements! et pas de fièvre! pas de fièvre! J'ai envie d'ôter ma cravate!... (*A AGENOR.*) Viens voir le coup.

AGENOR. — Mais, mon oncle...

RINÇONNET. — Si! je veux que tu voies le coup... ça t'apprendra! (*A LA BARONNE.*) Vous permettez, c'est pour l'instruire... je vous le rendrai... (*S'approchant de la table, et à AGENOR.*) Regarde-moi, pas un muscle ne bouge!

LE PRINCE. — A vous la main, monsieur Rinçonnet.

RINÇONNET, *donnant un coup de poing sur la table*. — Neuf! c'est encore pour nous!... passez l'argent! (*Dansant.*) Tr déridera ! Ça me fait six cent cinquante francs! Une fortune!

LE PRINCE. — Il y a...

RINÇONNET. — Attendez!

LE PRINCE. — Qu'est-ce que vous faites?

RINÇONNET, *criant du côté de la table*. — Je ne joue plus!!!

TOUS LES JOUEURS, *étonnés*. — Ah!

RINÇONNET, *bas à AGENOR*. — Maintenant, fais-nous flanquer à la porte ! embrasse la baronne !

LE BARON, *à RINÇONNET*. — Comment, vous faites Charlemagne?

RINÇONNET. — Oui, je fais mon petit Charlemagne... Ah! si j'étais sûr de gagner, je continuerais.

LE BARON, *à part*. — Nous verrons ça après souper.

LE PRINCE, *à RINÇONNET, très calme*. — Je perds juste deux cents louis... Aussi, j'ai les pieds bien chauds.

RINÇONNET, *à part*. — Et il vous conte ça tout doucement... en souriant. Voilà la vraie noblesse! (*A AGENOR.*) Vite, nos paletots, ma femme m'attend... (*Saluant LE PRINCE.*) Prince...

LE BARON. — Comment! vous voulez nous quitter? (*Bas à LA BARONNE.*) Le souper, tout de suite!

LA BARONNE, *à RINÇONNET*. — Oh! on ne s'en va pas comme ça! (*Très gracieuse.*) Vous êtes mon prisonnier, on va servir le souper... et je vous garde.

RINÇONNET, *à part*. — Soyons homme du monde... j'ai gagné... (*Haut.*) Je reste, baronne, je reste pour le souper... (*Bas à AGENOR.*) Mais après, nous filerons, et raide!

UN DOMESTIQUE, *ouvrant la porte du fond*. — Madame la baronne est servie. (*Il enlève le thé qui est sur le petit meuble.*)

LA BARONNE. — Messieurs, la main aux dames.

RINÇONNET, *radieux, offrant son bras à une dame*. — Quelle charmante soirée! Madame est baronne?

LA DAME. — Non, monsieur!

RINÇONNET. — Moi non plus ! Ça ne fait rien ! Charmante soirée! charmante soirée!

(*Il sort, suivi par LE BARON, LE PRINCE et les autres invités. Quand les invités sont sortis, LA BARONNE va à la cheminée souffler les bougies.*)

## SCENE VI

LA BARONNE, puis CORNADOR; puis LE BARON.

CORNADOR, *entrant par le fond, il est en grande tenue*. — Bonsoir, baronne.

LA BARONNE. — Cornador! c'est vous, mauvais sujet?

CORNADOR, *lui embrassant la main*. — Oui, je viens m'égayer un peu.

LA BARONNE, *le regardant et se mettant à rire*. — Hi ! hi!

CORNADOR. — Qu'est-ce que vous avez?

LA BARONNE. — Je ne peux pas vous regarder sans rire.

CORNADOR. — Ah! je vous porte sur la rate!

LA BARONNE. — Non... je pense à la façon dont nous avons fait connaissance. (*Riant.*) Votre canne... tombée dans ma cave... par le soupirail...

CORNADOR. — C'est mon truc... je passe par la cave pour arriver au boudoir.

LA BARONNE. — Vous venez bien... Ce soir le prince a une déveine...

CORNADOR. — Oui, je la connais, sa déveine... il perd toujours avant le souper... et après... il rafle tout!... J'y ai été pincé!

LA BARONNE. — Je pense bien que vous ne l'accusez pas...

CORNADOR. — Oh! non... je le soupçonne...

LA BARONNE. — Ah!

CORNADOR. — Mais je ne suis pas venu pour jouer... Je viens vous demander quelques renseignements sur Arthur.

LA BARONNE. — Quel Arthur? J'en connais huit.

CORNADOR. — Eh bien, c'est le neuvième, Arthur Truffault, mon neveu. J'ai l'intention de l'associer à ma maison de banque au 1<sup>er</sup> janvier, et comme c'est lui qui tiendra la caisse, je le surveille... Je dirai même plus, je lui tends des pièges.

LA BARONNE. — Oh! que c'est vilain d'être méfiant!

CORNADOR. — Arthur vient-il quelquefois à vos soirées badines?

LA BARONNE. — Jamais!

CORNADOR. — Le rencontrez-vous dans votre monde interlope?

LA BARONNE. — Interlope! Eh bien, vous êtes poli! Je ne connais pas votre neveu... je ne l'ai jamais vu!

CORNADOR. — Il a une liaison, j'en suis sûr. J'ai trouvé ce matin un billet dans la poche de sa redingote... je fouille volontiers dans sa redingote.

LA BARONNE. — Eh bien, ce billet?

CORNADOR. — Je n'y ai rien compris... Ecoutez ça : (*Lisant.*) «Cache-loi dans un fiacre...» (*Parlé.*) Quelle oie? Est-ce qu'il aimerait une marchande de comestibles?

LA BARONNE, *prenant le billet.* — Voyons donc. (*Lisant.*) « Cache-loi dans un fiacre, 22, rue Caumartin. » (*Parlé.*) Ah! rue Caumartin!... cache-toi rue Caumartin. Elle ne barre pas ses *t*. (*Elle lui rend le billet.*)

CORNADOR, *lisant.* — Signé : La Lala.

LA BARONNE. — Ta Tata... Elle ne barre pas ses *t*.

CORNADOR. — Qui ça peut-il être, une femme qui ne barre pas ses *t*? Je vais faire des recherches, et si c'est une petite rongeuse... dans votre genre...

LA BARONNE. — Ah mais dites donc!

CORNADOR. — Je ne l'associerai pas... sauvons la caisse !

(*Il remet son billet dans sa poche.*)

LE BARON, *entrant.* — Mais, baronne, on vous attend.

CORNADOR. — Le baron!

LE BARON. — Cornador! Bonjour, cher ami. (*Ils se donnent la main.*) Vous arrivez à point pour me plumer.

CORNADOR. — Vous avez la guigne?

LE BARON. — Ce soir, je perdrais mes culottes. (*A LA BARONNE.*) Baronne, prêtez-moi donc dix louis... je suis à sec.

LA BARONNE. — Volontiers. (*Feignant de se fouiller.*) Allons, bien! je n'ai pas ma bourse... mais je vais...

LE BARON, *la retenant.* — Non, ne vous dérangez pas... je les emprunterai à un ami... (*Il fait mine de sortir.*) Je les emprunterai à un ami.

CORNADOR, *le retenant.* — Baron, vous me faites de la peine... Il me semble que pour trouver un ami, vous n'avez pas besoin de sortir.

LE BARON. — Oh! non! pas vous! je vous dois déjà quelque chose...

CORNADOR. — Quatre cent vingt-neuf francs... c'est écrit... mais ça ne fait rien. (*Tirant son portefeuille.*) Tenez, baron, je ne sais pas ce que j'ai dans ce portefeuille, mais nous partagerons en frères.

LE BARON, *remerciant.* — Oh! cher ami!

LA BARONNE, *à part.* — Il est malade!

CORNADOR, *qui a ouvert son portefeuille.* — Un billet de vingt francs!... en frères! rendez-moi dix francs!

LE BARON, *vexé.* — Merci, vous êtes trop bon.

CORNADOR, *à part, replaçant le billet de vingt francs dans son portefeuille.* — Je ne mets jamais d'argent dans mon portefeuille... j'ai une autre cachette, mon porte-cigares... et je n'en offre à personne.

LE BARON. — Baronne, on vous attend pour le souper... (*A part.*) Dix francs! pourquoi pas quarante sous!

(*Il sort.*)

CORNADOR, *retenant LA BARONNE.* — Un mot seulement...

SCENE VII

CORNADOR, LA BARONNE, puis RINÇONNET.

CORNADOR. — J'ai un petit service à vous demander.

LA BARONNE. — Parlez!

CORNADOR. — Pour votre prochaine soirée, auriez-vous l'obligeance d'adresser une invitation à un petit chignon rouge auquel je m'intéresse?

LA BARONNE. — Coureur! vous ne vous rangerez donc jamais?

CORNADOR. — Que voulez-vous, la nature m'a doué...

LA BARONNE. — Et où demeure-t-elle, votre déesse?

CORNADOR. — Rue de Rivoli, 102... Ah! vous adresserez la lettre à madame Rinçonnet... c'est le nom qu'elle porte... pour le moment.

LA BARONNE. — Rinçonnet... mais elle est mariée?

CORNADOR. — Oui... de temps en temps.

LA BARONNE. — Son mari est ici.

CORNADOR. — Comment! il est ici, cet intrigant-là!

LA BARONNE. — Pourquoi l'appellez-vous intrigant?

CORNADOR. — Ce n'est pas son mari... c'est un porte-respect... elle l'a pris au mois... Je suis sûr de mon renseignement.

LA BARONNE. — Ah bah, il a l'air d'un si honnête homme !

CORNADOR, *regardant le bras de LA BARONNE.* — Tiens, vous avez un nouveau bracelet.

LA BARONNE. — Un cadeau. Comment le trouvez-vous?

CORNADOR, *l'examinant, à part.* — Mais, c'est mon serpent! (*Haut.*) Permettez...

(*Il détache le bracelet et le met dans sa poche.*)

LA BARONNE. — Que faites-vous donc?

CORNADOR. — Tiens! je le reprends, puisqu'il est à moi!

LA BARONNE. — Mais c'est M. Rinçonnet qui vient de me le donner.

CORNADOR. — Ah! elle est forte, celle-là! Eh bien! dites-lui de venir me le réclamer.

RINÇONNET, *paraissant au fond avec sa serviette.* — Baronne, on vous demande à grands cris, il n'y a plus de Champagne!

CORNADOR. — C'est lui!

LA BARONNE. — J'y vais. (*Bas à RINÇONNET.*) M. Cornador vient de me prendre mon bracelet... et j'y tiens !

RINÇONNET. — Parbleu!

LA BARONNE. — Expliquez-vous-en avec lui, ça vous regarde!

RINÇONNET, *bas.* — Soyez tranquille, madame la baronne, il vous le rendra, j'en fais mon affaire.

LA BARONNE. — Je compte sur vous.

(*Elle sort par le fond.*)

SCENE VIII

RINÇONNET, CORNADOR.

RINÇONNET, *descendant*. — Monsieur, la baronne m'a chargé d'une mission... (*S'arrêtant.*)

Tiens! je vous reconnais... c'est vous qui m'avez cassé une bouteille.

CORNADOR. — Je vous ai offert de la rembourser.

RINÇONNET. — Je ne m'en souviens pas... mais il ne s'agit pas de ça, monsieur, nous sommes ici dans un milieu respectable... dans un grand milieu.

CORNADOR. — Oui.

RINÇONNET. — Et je dois vous dire que dans un certain monde, on n'a pas l'habitude de décrocher les bracelets des dames...

CORNADOR. — Eh bien! je vous trouve gai, vous!

RINÇONNET. — C'est possible, mais je ne pousse pas la gaieté jusqu'à subtiliser les bracelets.

CORNADOR. — Je me permettrai de vous adresser une simple question.

RINÇONNET. — Allez!

CORNADOR. — Avez-vous la facture?

RINÇONNET. — Quelle facture?

CORNADOR. — La facture du serpent?

RINÇONNET. — Encore le serpent!

CORNADOR. — Eh bien! je l'ai, moi, acquittée...

RINÇONNET. — Je ne comprends pas.

CORNADOR. — Je ne veux pas vous dire des choses mortifiantes, mais rentrez en vous-même...

Quel métier... monsieur, quel métier!...

RINÇONNET. — Quoi?

CORNADOR. — J'ai la facture, moi... vous ne l'avez pas, vous, le coup est manqué... Sur ce, vous trouverez bon que je vous tire une froide révérence.

(*Il le salue et sort majestueusement.*)

SCENE IX

RINÇONNET, seul.

Qu'est-ce qu'il me chante avec sa facture? Je le crois un peu idiot... Bah! la baronne s'arrangera avec lui pour son bracelet... Ça n'est pas mon affaire. (*Redescendant.*) Ah! ça, j'ai soupé, j'ai gagné, je n'ai plus qu'à filer... Où diable est mon neveu? Je vais l'attendre... Je ne veux pas rentrer là dedans.

SCENE X.

RINÇONNET, LE BARON et LA BARONNE.

LE BARON, *paraissant au fond*. — Eh! le voici!

LA BARONNE, à RINÇONNET. — Seul... comme un boudeur.

RINÇONNET. — J'attends mon neveu.

LE BARON. — Vous l'attendrez longtemps. Il vient de retrouver un camarade de pension... et ils arrosent leurs souvenirs d'une manière inquiétante.

RINÇONNET. — Comment?

LE BARON. — Ils en sont à leur quatrième bouteille de Champagne.

RINÇONNET. — Ah! c'est d'une inconvenance!... Je vais lui tirer les oreilles.

LA BARONNE. — Laissez-le... Un enfant...

LE BARON, à RINÇONNET. — Dites donc, on vient d'organiser une partie dans le grand salon... et si le cœur vous en dit...

RINÇONNET. — Merci... je ne joue jamais après souper.

LE BARON. — Ah! c'est dommage, ce pauvre prince continue à perdre... on n'a pas idée d'une pareille déveine.

RINÇONNET. — Ah!... il perd... beaucoup?

LA BARONNE. — Tout ce qu'il met sur la table... c'est à ne plus jouer contre lui... par délicatesse.

RINÇONNET. — Parbleu! je veux risquer encore quelques louis!

LE BARON et LA BARONNE. — Ah!

RINÇONNET, *à part*. — Seulement, je vais mettre à couvert une partie de mon gain. (*Haut.*) Baron...

LE BARON. — Cher ami?

RINÇONNET. — Voulez-vous avoir l'obligeance de me garder ces trois cents francs?

LE BARON, *les prenant*. — Ah!... volontiers!

RINÇONNET. — Et je vous prie de ne me les rendre sous aucun prétexte.

LE BARON. — Oh! soyez tranquille!

(*Il sort furtivement par la droite.*)

RINÇONNET, *à part*. — Comme ça, je suis sûr de les retrouver... Trois cents francs, ce n'est pas assez. (*Haut.*) Baron... Tiens! il n'est plus là! Ah! la baronne!... Baronne, vous seriez bien aimable de me garder encore ces deux cents francs.

LA BARONNE, *les prenant*. — Comment donc! Plus, si vous voulez...

RINÇONNET. — Et vous ne me les rendrez sous aucun prétexte, quand même je me traînerais à vos pieds.

LA BARONNE. — C'est entendu, comptez sur ma fermeté.

(*Elle disparaît par la droite.*)

RINÇONNET, *à lui-même*. — Maintenant, je suis tranquille... J'ai cinq cents francs de côté dans une bonne maison. (*Offrant son bras.*) Baronne, voulez-vous accepter? Tiens! elle est partie aussi!... Si je gagne, je ferai un cadeau à ma femme... ça me portera bonheur! (*Sortant par la droite.*) Entrons dans la fournaise !

(*Il disparaît.*)

SCENE XI

AGENOR, CORNADOR, puis RINÇONNET.

(*AGENOR et CORNADOR entrant du fond, bras dessus bras dessous, ils sont gris.*)

TOUS DEUX. — Garçon, du Champagne !

CORNADOR, *un verre à Champagne à la main*. — A ta santé !

AGENOR. — Mais je te dis que je ne te connais pas!

CORNADOR. — Mais puisque tu as été dans la pension Vaucombier, moi aussi... Donc nous nous connaissons!

AGENOR. — Mais tu étais parti depuis quinze ans quand j'y suis entré.

CORNADOR. — Qu'est-ce que ça fait?

AGENOR. — Tiens, je crois que nous avons bu trop de Champagne!

CORNADOR, *mettant le verre dans sa poche*. — Petit, vas-tu quelquefois au banquet?

AGENOR. — Quel banquet?

CORNADOR. — Le banquet Vaucombier.

AGENOR. — Non.

CORNADOR. — Moi non plus.

AGENOR. — J'y suis allé une fois, le père Vaucombier s'est grisé et il nous a récité des vers latins... Je n'aime pas un vieux qui se grise.

CORNADOR. — Moi non plus... parce que, tôt ou tard, l'ivrognerie, chez les vieux, conduit aux vers latins. Tiens, tu me plais, tu es un bon camarade.

AGENOR. — Mais puisque je ne te connais pas.

CORNADOR. — Ça ne fait rien. Veux-tu aller ce soir au Théâtre-Français ? J'ai deux places !

AGENOR. — Merci!

CORNADOR. — Alors je vais te donner l'adresse de mon tailleur... je te trouve mal habillé... C'est un Vaucombier, il est très bon marché, je vais t'écrire ça.

*(Il s'approche de la cheminée et écrit en tournant le dos.)*

RINÇONNET, *entrant, à part.* — Voilà une chose curieuse... c'est le prince qui gagne maintenant. *(A AGENOR.)* Tu n'as pas vu le baron?... J'ai besoin de mes fonds.

AGENOR, *gris.* — Mon oncle, est-ce que je suis mal habillé?

RINÇONNET. — Ah! le malheureux! Dans quel état!... Prête-moi trois cents francs...

AGENOR. — Volontiers... mais dites que je ne suis pas mal habillé... *(Lui donnant de l'or.)* Les voilà.

RINÇONNET. — Attends-moi... Dans cinq minutes, je te les rapporte.

*(Il sort vivement.)*

CORNADOR, *redescendant à AGENOR.* — Voilà! *(Lui remettant un papier.)* Tailleur, bottier, charpentier...

AGENOR. — Pourquoi charpentier?

CORNADOR. — Si tu veux faire construire... j'y ai joint l'adresse de ma fleuriste... pour les femmes.

AGENOR. — Oh! les femmes! elles me font le même effet que mon dentiste... Quand je sonne à leur porte, le trac me prend.

CORNADOR. — Ne te plains pas de ça, enfant! Conserve-toi, conserve-toi le plus longtemps possible.

AGENOR. — Mais ça m'ennuie de me conserver.

CORNADOR. — Et surtout méfie-toi des mauvaises connaissances. Ainsi, chez la baronne, ici, c'est plein de canailles.

AGENOR. — Ah bah!

CORNADOR. — Il y a surtout un vieux... je te le montrerai. C'est le rebut de la société... Ne joue jamais avec lui, il n'est pas marié... il promène un chignon rouge qui me dit quelque chose... moi, je ne me conserve pas... elle lui donne son mois... lui, il lui chipe ses bracelets pour faire des cadeaux... moi, je les reprends, parce que j'ai la facture, et... Veux-tu aller ce soir au Théâtre-Français? J'ai deux places!

AGENOR. — Ah! tu es embêtant avec ton Théâtre-Français !

CORNADOR. — Très bien... alors je vais te donner une adresse pour des chaussettes hygiéniques. Attends, je vais t'écrire ça...

*(Il retourne à la cheminée et écrit.)*

AGENOR. — Mais je ne te connais pas, moi!

RINÇONNET, *entre vivement.* — Nom d'une bobinette! Cet animal de prince rafle tout!... il s'est mis à fumer, ça a changé la veine... On ne devrait pas permettre... *(A AGENOR.)* Tu n'as pas vu le baron?

AGENOR. — Le baron? Est-ce un Vaucombier?

RINÇONNET. — Tiens! tu ferais mieux d'aller te coucher. Qu'est-ce qui te reste sur toi?

AGENOR. — Cent soixante francs!

RINÇONNET. — Passe-les moi!

AGENOR. — Ah! non, c'est pour acheter des bouquets aux femmes... vous ne le direz pas à ma tante.

RINÇONNET. — Agénor, tu es dans une mauvaise voie... Nous causerons demain... Passe-moi tes cent soixante francs.

AGENOR. — Les voilà, mais vous ne le direz pas à ma tante?



RINÇONNET, *à part*. — Je sens la veine qui revient. Je la sens ! Ah ! ce boyard ne sait pas ce que c'est qu'un Rinçonnet !

*(Il sort vivement.)*

CORNADOR, *avec fureur*. — Rinçonnet! qui est-ce qui a parlé de Rinçonnet?

AGENOR. — Eh bien, qu'est-ce que tu as?

CORNADOR. — Je t'ai parlé d'une vieille canaille...

AGENOR. — Oui.

CORNADOR. — Eh bien, c'est lui, c'est Rinçonnet!

AGENOR. — Hein? Ne répète pas ça!

CORNADOR. — Si, je le répète!

AGENOR, *furieux*. — Tourne-toi !

CORNADOR. — Je veux bien.

*(Il se tourne.)*

AGENOR, *lui donnant un coup de pied*. — Vlan!

CORNADOR, *gracieux*. — Veux-tu aller ce soir au Théâtre-Français? J'ai deux places!

SCENE XII

LES MEMES, RINÇONNET, LE BARON, LA BARONNE, LE PRINCE et TOUS LES INVITES, puis UN DOMESTIQUE.

*(RINÇONNET paraît le premier, un peu après, LE BARON et LA BARONNE, puis LE PRINCE et tous les invités.)*

RINÇONNET, *entrant, défait et atterré*. — Nom d'un nom! Nom d'un nom! Eh bien! me voilà gentil!

*(Il tombe sur une chaise.)*

AGENOR, *allant à lui*. — Qu'avez-vous, mon oncle?

RINÇONNET. — J'ai joué sur parole avec le prince!

AGENOR. — Et vous l'avez plumé?

RINÇONNET. — Je lui dois onze mille francs!

AGENOR. — Saprelotte!

RINÇONNET, *se levant*. — Neuf ans et deux mois d'appointements!... *(Apercevant LE BARON qui entre.)* Ah! voici le baron! Je puis encore me rattraper... *(Au baron.)* Baron?...

LE BARON. — Cher ami?

RINÇONNET. — Remettez-moi les trois cents francs que je vous ai confiés!...

LE BARON. — Oh! impossible!

RINÇONNET. — Pourquoi?

LE BARON. — Vous m'avez dit : «Ne me les rendez sous aucun prétexte.»

RINÇONNET. — Mais cependant...

LE BARON. — Non, c'est juré.

*(Il remonte.)*

RINÇONNET, *apercevant LA BARONNE*. — Ah! la baronne! *(Allant à elle.)* Baronne, voulez-vous avoir l'obligeance de me remettre les dix louis que j'ai déposés entre vos mains !

LA BARONNE. — Jamais!

RINÇONNET. — Comment, jamais?

LA BARONNE. — Vous m'avez dit : «Ne me les rendez sous aucun prétexte... quand même je me traînerais à vos genoux.»

RINÇONNET. — Mais laissez-moi vous expliquer.

LA BARONNE. — Non, c'est juré!

*(Elle remonte.)*

RINÇONNET, *à part*. — Je ne peux pourtant pas leur envoyer l'huissier!

(*LE PRINCE, entouré des invités, a organisé une partie sur la table du milieu.*)

LE PRINCE. — Il y a cent louis!

RINÇONNET, *à part*. — Ils jouent encore... c'est pour me narguer.

LE BARON. — J'en fais dix.

LA BARONNE. — Moi, vingt.

RINÇONNET, *fouillant ses poches*. — Rien! Rien! La veine va revenir... Je la sens... je la sens!

Ah! ma tabatière! (*La posant vivement sur la table.*) Elle est en or... elle va pour cinq cents francs!

LE PRINCE, *prenant la tabatière et la soupesant*. — Oui, j'accepte... (*Il fait le jeu. Moment d'anxiété.*) Huit... j'ai gagné!

RINÇONNET, *donnant un coup de poing sur la table*. — C'est à se jeter par la fenêtre!

(*A ce moment une sonnette s'agite vivement.*)

LE BARON. — Chut!... la sonnette d'alarme!

UN DOMESTIQUE, *passant sa tête par la porte du fond*. — La police! La police!

TOUS. — La police!

(*Mouvement général. On enlève le tapis vert avec les jetons et les cartes. La table de jeu se sépare et forme deux pianos à queue, que l'on ouvre et dans lesquels sont les instruments que l'on distribue aux personnages en scène. On apporte au milieu du théâtre la petite table à thé qui se transforme en trois pupitres. Tout le monde se place. LE BARON donne le signal. Un affreux concert commence.*)

### SCENE XIII

LES MEMES, TROIS AGENTS, paraissant au fond.

PREMIER AGENT. — Que personne ne sorte.

LE BARON, *un violon à la main*. — De quel droit, monsieur, vous présentez-vous chez moi et venez-vous troubler un concert d'amateurs?

RINÇONNET, *raclant un violoncelle*. — Tout à fait d'amateurs.

AGENOR, *tirant un son aigu d'une clarinette*. — C'est du Beethoven.

CORNADOR, *armé d'un tambour de basque*. — En ré bémol.

LE PRINCE, *un flageolet à la main*. — Tenez, écoutez ça!

L'AGENT. — Mais monsieur...

TOUS. — Chut!

(*LE PRINCE fait un petit solo.*)

PREMIER AGENT. — Ah! en voilà assez... (*A ses deux agents.*) Entrons par là, messieurs.

(*Il entre à droite avec ses deux agents.*)

RINÇONNET et AGENOR. — Filons !

LE DOMESTIQUE, *au fond*. — La porte est gardée!

LE PRINCE, *s'approchant de RINÇONNET et à demi-voix*. — Monsieur, les dettes de jeu se paient dans les vingt-quatre heures... Où aurai-je l'honneur de vous rencontrer demain?

RINÇONNET, *cherchant*. — Demain, à deux heures... au Jardin d'Acclimatation.

LE PRINCE. — Devant les lapins du Pérou!...

RINÇONNET. — Soit! (*A part.*) Les lapins du Pérou! Quelle ironie!

(*Les agents rentrent, le premier tient dans ses mains plusieurs jeux de cartes.*)

PREMIER AGENT. — Messieurs, vos noms?

RINÇONNET, *à part*. — Eh bien!... me voilà gentil!... Oh! le jeu! le jeu!...

L'AGENT, *à RINÇONNET, inscrivant les noms sur un carnet*. — Votre nom?

RINÇONNET. — Don Herreras Fortunados... professeur de mathématiques... à Moulins.

L'AGENT, *au prince*. — Votre nom, monsieur?

LE PRINCE. — Vous le connaissez bien... Vous me le demandez tous les huit jours...

(*La musique recommence.*)

### ACTE III

Au Jardin d'Acclimatation. Le théâtre représente la partie du jardin où se trouvent les cabanes à lapins.

SCENE PREMIERE.

LE GARDIEN, VISITEURS et VISITEUSES, puis AGENOR.

Au lever du rideau plusieurs personnes se promènent et regardent les lapins. D'autres sont assises sur le banc. LE GARDIEN va et vient.

PREMIER VISITEUR, *s'approchant du gardien, avec sa femme et son enfant*. — Ah ! vous avez là de bien beaux lapins.

LE GARDIEN. — Ce sont des lapins du Pérou.

LA FEMME. — Ça coûte cher?

LE GARDIEN. — Cent francs la paire.

PREMIER VISITEUR. — Ça remet la gibelotte à un joli prix.

LE GARDIEN. — Oh ! ces lapins-là ne se mangent pas... ce ne sont pas des lapins comestibles... car il y a le lapin comestible... et le lapin qui n'est pas comestible...

LA FEMME. — Alors, qu'est-ce qu'on en fait?

LE GARDIEN. — On les acclimate... pour les vendre à des personnes favorisées de la fortune.

L'ENFANT. — Papa, allons voir l'éléphant...

PREMIER VISITEUR. — Oui, mon enfant... (*Au gardien.*) Il a eu à sa pension un troisième accessit d'histoire naturelle... alors, je lui ai promis de le promener sur l'éléphant.

LE GARDIEN. — Ça le perfectionne...

LE VISITEUR, *saluant*. — Monsieur, j'ai bien l'honneur...

(*Il sort avec sa femme et son fils.*)

AGENOR, *entrant par le côté, à part*. — Personne encore... je suis en avance. (*Haut.*) Gardien, vous n'avez pas vu un vieux singe donnant le bras à une jeune grue?

LE GARDIEN. — Non, monsieur, ici les singes et les grues ne se promènent pas ensemble... Sans cela les singes auraient bien vite mangé les grues.

AGENOR. — Ah ! bien ! je connais un pays où ce sont les grues qui mangent les singes... Mais je ne vous parle pas de ça... je parle de Cornador.

LE GARDIEN. — Cornador... je ne connais pas... Voyez section des oiseaux. (*Il s'éloigne par le fond.*) Section des oiseaux !

AGENOR, *seul*. — Quelle nuit ! quelle aventure ! la police qui surgit tout à coup chez la baronne... une maison si honorable ! Enfin, après avoir pris nos noms, on nous a laissés partir... Je voulais aller me coucher... Pas moyen ! Cornador, mon Vaucombier... m'a traîné au Théâtre-Français... il avait deux places !... Par exemple, si je sais ce qu'on a joué... J'étais un peu éméché... le Champagne ! Il m'a montré sa maîtresse, une demoiselle Christiana... Elle était dans une avant-scène avec cinq petits jeunes... sa famille... C'est une femme superbe... Des cheveux, des yeux... et un abandon !... J'ai été pincé tout de suite ! mais pincé des pieds à la tête ! Cornador doit venir avec elle au Jardin d'Acclimatation pour lui acheter un petit king-Charles... un caprice !... Alors, comme je n'ai rien à faire... que mon droit... je suis venu me mettre en embuscade, je les guette... je veux la revoir !

SCENE II

AGENOR, CORNADOR, CHRISTIANA, puis LE GARDIEN.

CHRISTIANA, *entrant à gauche au bras de CORNADOR riant.* — Ah! ah! ah! quel drôle d'animal que cette autruche !

AGENOR, *à part.* — Les voici !

CORNADOR. — Oui, c'est très glouton.

CHRISTIANA. — Elle vous a avalé cinq paires de gants, vous en aviez donc mis plein vos poches?...

CORNADOR. — Oui, je lui mets de côté tous mes vieux gants, il y en a qui lui offrent des petits pains de deux sous... moi, je donne des vieux gants... Ça tient mieux à l'estomac.

AGENOR, *à part.* — Abordons-les...

CHRISTIANA. — Ah! les beaux lapins!

*(Elle remonte vers les cabanes à lapins.)*

AGENOR, *feignant de rencontrer CORNADOR.* — Ah! quel heureux hasard!

CORNADOR, *ne le reconnaissant pas.* — Monsieur...

AGENOR. — Nous nous serions donné rendez-vous... Vous ne me remettez pas?

CORNADOR. — Non... pas du tout!... *(A part.)* Où ai-je vu cette boule-là?

AGENOR. — J'ai eu le plaisir de passer la soirée avec vous... hier, chez la baronne.

CORNADOR. — Attendez donc... oui... je vous reconnais...

AGENOR. — Vaucombier! Et après nous sommes allés au Théâtre-Français... Vous aviez deux places!

CORNADOR. — Dites-moi, il y a une chose qui m'a trotté toute la nuit dans la tête... Qu'est-ce que nous avons vu jouer au Français? Ça m'a fait l'effet d'être des vers...

AGENOR. — Ah! ça!... je n'en sais rien... j'allais vous le demander. Ah! nous étions complets!

CORNADOR. — Moi, quand je suis dans cet état-là, la littérature m'embête!

AGENOR. — Moi, je pense aux femmes!

CORNADOR. — Tiens! vous m'y faites songer... *(Mystérieusement.)* Je suis ici avec quelqu'un... vous comprenez... Au revoir!

AGENOR. — Présentez-moi?

CORNADOR. — Oh! non!... ça m'est arrivé une fois... ça m'a porté malheur, dérobez-vous !

*(Allant au-devant de CHRISTIANA qui descend en scène.)* Eh bien! chère belle...

CHRISTIANA. — Très jolis, ces lapins du Pérou... vous m'en donnerez deux...

CORNADOR, *à part.* — Elle a envie de tout.

CHRISTIANA. — Maintenant, allons choisir le chien... je vous préviens que je le veux de pure race... celui de Nathalie a coûté cinq cents francs.

CORNADOR. — Je vous assure qu'on trouve à deux cent cinquante francs des petits croisements...

CHRISTIANA. — J'en veux un de cinq cents francs, mais j'entends vous le rembourser... je vous ferai mon billet.

CORNADOR, *à part.* — Oui, ils sont jolis, ses billets.

CHRISTIANA. — Après nous causerons du groom?

CORNADOR. — Quel groom?

CHRISTIANA. — Eh bien, pour porter le chien... est-ce que vous croyez que ça marche, ces bêtes-là?

CORNADOR. — La nature leur ayant donné des pattes...

CHRISTIANA. — Je veux un groom... très gentil...

CORNADOR, *à part.* — C'est un gouffre!

CHRISTIANA. — Culotte de peau, bottes à revers... et des gants.

CORNADOR, *à part.* — Des gants ! Elle me rappelle l'autruche.

CHRISTIANA. — Je le choisirai moi-même. (*Au gardien qui vient d'entrer.*) Monsieur, où faut-il s'adresser pour acheter des chiens anglais?

LE GARDIEN. — La seconde allée à droite... ce bâtiment que vous voyez là-bas.

CHRISTIANA, à CORNADOR. — Allons, venez!

CORNADOR, *lui offrant son bras*. — Voilà! voilà! (*A part.*) Je finirai le bail, mais je ne le renouvellerai pas... les cheminées brûlent trop de combustible.

(*Il sort avec CHRISTIANA.*)

AGENOR, *seul*. — Elle cherche un groom... gentil... eh bien! me voilà, moi!... De l'audace! de l'audace! Je ne les quitte pas!...

(*Il sort à la suite de CORNADOR et de CHRISTIANA.*)

### SCENE III

LE GARDIEN, RINÇONNET.

RINÇONNET, *entrant vivement*. — Je suis venu en omnibus... j'ai peur d'être en retard... (*Tirant sa montre.*) Non., deux heures... je suis exact. (*Au gardien.*) Gardien, les lapins du Pérou, c'est bien ici?

LE GARDIEN. — Oui, monsieur, les voilà.

RINÇONNET. — Merci... (*A part.*) Promenons-nous en attendant le prince... (*Haut.*) Ah! gardien!

LE GARDIEN. — Monsieur?

RINÇONNET. — Je viens de trouver dans le jardin un porte-cigares en cuir de Russie.

LE GARDIEN. — Si Monsieur veut me le remettre.

RINÇONNET. — Ah! non! (*A part.*) Il le garderait pour lui. (*Haut.*) Si quelqu'un le réclame, voici ma carte.

LE GARDIEN, *prenant la carte*. — Très bien, monsieur.

(*Il remonte.*)

RINÇONNET. — Ah ! gardien !

LE GARDIEN. — Monsieur?

RINÇONNET. — Vous n'auriez pas par hasard une prise de tabac à m'offrir?

LE GARDIEN. — Non... je n'en use pas.

(*Il sort.*)

### SCENE IV

RINÇONNET, *seul*.

Ma tabatière me fait bien faute... Le prince ne vient pas... A vrai dire je ne suis pas pressé, car je n'ai pas encore pu trouver les fonds... Onze mille francs!... Je suis allé chez mon notaire... il venait de sortir... à cheval... il est toujours à cheval, ce notaire-là... Alors, ne sachant où donner de la tête... j'ai vendu mon épingle en diamant... un cadeau de ma femme... mille francs... je les remettrai au prince... comme acompte... et je lui ferai un billet pour le reste...

### SCENE V

RINÇONNET, LE PRINCE.

LE PRINCE, *entrant*. — Ce doit être ici.

RINÇONNET, *à part*. — Le voilà!

LE PRINCE, *l'apercevant*. — Ah! à la bonne heure! vous êtes exact!

RINÇONNET. — Oui, ce n'est pas l'exactitude qui me manque...

LE PRINCE. — Vous avez les fonds?

RINÇONNET. — Oui... c'est-à-dire... Et votre estomac?

LE PRINCE. — Il va mieux... Devinez ce que j'ai mangé à mon déjeuner? deux portions de gras-double, sept cent vingt grammes de porc frais et mes trois boudins pour finir.

RINÇONNET. — Ça fait bien de la charcuterie.

LE PRINCE. — Dépêchons-nous ! j'ai oublié mes cigares et j'ai un besoin de fumer!

RINÇONNET. — C'est comme moi... je paierais bien cher une prise de tabac.

LE PRINCE. — Attendez... j'ai justement votre tabatière.

*(Il lui offre une prise.)*

RINÇONNET. — Oh! prince! *(Humant sa prise.)* Mon Dieu, que c'est bon!... Je vais en prendre une autre... vous permettez?... comme réserve.

LE PRINCE. — Ah! votre tabatière m'a déjà fait bien des envieux.

RINÇONNET. — Comment ça?

LE PRINCE. — A cause du chignon jaune qui est dessus.

RINÇONNET. — Eh bien?

LE PRINCE. — On me dit : «Eh! eh! Gaillard !...» Je réponds : «Mon Dieu, oui! mon Dieu, oui! c'est une petite que je viens de meubler.»

RINÇONNET. — Meubler! ma femme!

LE PRINCE. — Ah! c'est Madame? mon compliment... Beaucoup de bouquet!

RINÇONNET. — C'est possible... mais vous conviendrez qu'il n'est pas agréable pour un mari...

LE PRINCE. — Je comprends... Tenez, je ne suis pas un méchant prince, moi... je vous recéderai Madame pour mille francs...

RINÇONNET. — Mille francs ! mais je ne l'ai mise au jeu que pour cinq cents.

LE PRINCE. — Elle vaut mieux que ça... Madame est en or de Hollande... de l'or jaune... Ah! j'ai pioché mon bijoutier!

RINÇONNET, *étonné*. — Ah! *(A part.)* Quel drôle de prince !

LE PRINCE. — Voyons, notre petit compte?

RINÇONNET. — Oui... et votre estomac?

LE PRINCE. — Il va mieux... Devinez ce que j'ai mangé... *(Changeant d'idée.)* Non! Vous avez la somme?

RINÇONNET. — Je l'ai... pas tout à fait.

LE PRINCE. — Comment!

RINÇONNET. — Je comptais sur une rentrée... mais je puis vous donner mille francs en acompte.

LE PRINCE. — Ah! ah!

RINÇONNET. — Et pour le reste, je vous ferai un billet à valoir sur la succession de ma tante Sourissard, de Provins.

LE PRINCE. — Voyons... causons, nous ne sommes pas des enfants... Je suis prince, mais j'entends un peu la banque... vous me donnez vos mille francs à compte.

RINÇONNET. — Oui.

LE PRINCE. — Très bien... ceux-là, nous n'en parlerons plus.

RINÇONNET. — Et pour le reste, je vous ferai un billet...

LE PRINCE. — De onze mille francs.

RINÇONNET. — De dix! puisque je vous donne mille francs à compte...

LE PRINCE. — Nous n'en parlons pas de ceux-là, puisque nous sommes convenus de ne pas en parler.

RINÇONNET, *à part*. — Ça, c'est un prince russe de Courbevoie!

LE PRINCE. — Voyons, ne perdons pas de temps! Vous voyez bien que j'ai une envie féroce de fumer... je donnerais cinq cents francs d'un cigare!

RINÇONNET. — Cinq cents francs!... Attendez! *(Lui remettant vivement le porte-cigares qu'il a trouvé.)* Prince... *(A part.)* Je vais me rattraper... j'en remettrai un de trois sous!

LE PRINCE, *prenant le porte-cigares*. — Comment! vous en aviez et vous ne le disiez pas!

RINÇONNET, *tirant un briquet de sa poche*. — De plus, je vais vous offrir du feu.

LE PRINCE, *ouvrant le porte-cigares, à part*. — Qu'est-ce que c'est que ça? des billets de banque! Ah! il a voulu me faire poser... j'ai posé. (*Comptant les billets.*) Huit, neuf, dix et onze... le compte y est.

(*Il les met dans sa poche.*)

RINÇONNET, *qui n'a pas vu ce jeu de scène, lui offrant du feu*. — Voici du feu.

LE PRINCE, *soufflant l'allumette*. — Farceur!

RINÇONNET. — Quoi?

LE PRINCE, *lui portant plusieurs bottes*. — Hup là! hup là!

RINÇONNET, *à part*. — Mais quel drôle de prince!

LE PRINCE. — Voilà votre porte-cigares... mais c'est une drôle d'idée de fourrer là-dedans ses billets de banque!

RINÇONNET. — Quels billets de banque?

LE PRINCE. — Eh bien! les onze mille francs... ils étaient là-dedans.

RINÇONNET. — Comment! Où sont-ils?

LE PRINCE. — Dans ma poche, parbleu!

RINÇONNET. — Prince!... rendez-les moi!

LE PRINCE. — As-tu fini? (*Lui portant des bottes.*) Hup là! hup là!

RINÇONNET. — Mais si vous saviez...

LE PRINCE. — Bonsoir! je vais fumer!

(*Il se sauve en le repoussant.*)

RINÇONNET, *le poursuivant*. — Prince!... écoutez-moi... prince!...

SCENE VI

RINÇONNET, puis CORNADOR.

RINÇONNET, *revenant*. — Il se sauve comme un voleur! Sapristi! me voilà bien... Onze mille francs dans ce porte-cigares... mais à qui est-il?... Bah! J'ai changé de créancier, voilà tout!

CORNADOR, *entre en cherchant à terre*. — Oui, je suis venu par ici.

RINÇONNET. — Monsieur Cornador!

CORNADOR. — Tiens! vous voilà! vous n'auriez pas trouvé un porte-cigares en cuir de Russie?

RINÇONNET, *terrifié*. — Un... comment! (*Vivement.*) Non... non... je ne crois pas. (*A part.*) C'est à lui!

CORNADOR, *à part*. — J'aime mieux ça!... il ne me le rendrait pas !

RINÇONNET. — Et ce porte-cigares... contenait?

CORNADOR. — Des valeurs importantes... j'ai dû le perdre près de l'autruche... je vais demander au gardien...

(*Il sort en cherchant.*)

RINÇONNET, *seul*. — Au gardien! saprelotte! et moi qui lui ai remis ma carte, avec mon adresse... Il n'y a pas à hésiter... il faut que je gagne trois jours... D'ici là j'aurai touché la succession de ma tante Sourissard... Mais où le trouver, cet animal de gardien?

(*Il sort vivement.*)

SCENE VII

CHRISTIANA, AGENOR.

CHRISTIANA, *entre, elle porte sous le bras un petit chien, elle est suivie par AGENOR*. — Vous vous présentez comme groom... c'est très bien... mais que savez-vous faire?

AGENOR. — Tout, madame, tout!

CHRISTIANA. — Avez-vous déjà servi?

AGENOR. — Non, madame, je n'ai pas encore servi.

CHRISTIANA. — Je vous trouve un peu grand... mais vous avez l'air distingué.

AGENOR, *flatté*. — Ah! madame...

CHRISTIANA. — Et quand vous serez débarbouillé...

AGENOR, *à part*. — Comment! débarbouillé!

CHRISTIANA. — Avec une jolie livrée... C'est entendu, je vous arrête.

AGENOR, *à part*. — Ça y est! de l'audace! de l'audace!

CHRISTIANA. — Prenez ce chien... et mon ombrelle pour le garantir du soleil.

(*Elle les lui donne.*)

AGENOR. — Oui, madame, j'en aurai bien soin.

CHRISTIANA. — Il faut vous en faire un ami... c'est votre intérêt... Allez m'attendre chez moi, rue d'Astorg, 32, vous pourrez frotter le salon en vous amusant.

AGENOR, *l'ombrelle ouverte et le chien sous le bras, à part*. — Pourvu qu'on ne me rencontre pas avec ça.

CHRISTIANA. — Ne le secouez pas ! ne le secouez pas !

AGENOR. — Soyez tranquille, madame, je le berce. (*A part.*) Il m'embête, ce chien.

(*Il sort.*)

#### SCENE VIII

CHRISTIANA, puis RINÇONNET.

CHRISTIANA. — Mais où donc est passé M. Cornador? Il m'a quittée comme un fou.

RINÇONNET, *entrant*. — Impossible de mettre la main sur ce gardien... Ce que j'ai de mieux à faire, c'est de filer!

CHRISTIANA, *l'apercevant*. — Monsieur Rinçonnet!

RINÇONNET. — Christiana ! (*A part.*) C'est peut-être le doigt de la Providence!... J'ai son billet de dix mille francs... Si j'osais...

CHRISTIANA. — Que devenez-vous? il y a un siècle que je ne vous ai vu...

RINÇONNET. — J'ai été malade... une maladie de cœur. (*A part.*) Elle paraît bien nippée...

Attaquons la question du remboursement. (*Haut.*) Ah! Christiana! je suis bien heureux de vous voir!

CHRISTIANA. — Mais moi aussi...

RINÇONNET. — Vrai? (*Lui prenant la main.*) Cette bonne petite Christiana!... elle est encore plus jolie qu'autrefois.

CHRISTIANA. — Vous trouvez?

RINÇONNET. — Parole d'honneur! vous avez pris de l'embonpoint, il règne dans toute votre personne un air de prospérité. (*Répétant.*) De prospérité... qui fait plaisir à voir.

CHRISTIANA, *à part*. — Tiens! tiens! tiens!

RINÇONNET. — Tandis que moi!... ah! je suis bien malheureux, allez!

CHRISTIANA, *à part*. — Il cherche à renouer! (*Haut.*) Malheureux... voyons, confiez-moi vos chagrins... et si je puis faire quelque chose...

RINÇONNET, *vivement*. — Vous pouvez tout, tout!

CHRISTIANA. — Quel feu!... Ça vous reprend?

RINÇONNET. — Oh! non! je ne parle pas de ça!... Christiana, je suis dans une situation pénible... et je viens vous demander un vrai service... vous pouvez me sauver!

CHRISTIANA. — Si je le puis... c'est fait!

RINÇONNET. — Ah! je le savais bien... En deux mots, j'ai joué et j'ai perdu!

CHRISTIANA, *froidement*. — Ah!

RINÇONNET. — Une somme importante... dix mille francs... et comme vous avez été assez



bonne autrefois pour m'emprunter cette somme... vous m'avez fait un billet...

CHRISTIANA. — Oh! toujours!... je n'accepte jamais...

RINÇONNET. — Ce billet... je l'ai conservé... comme tout ce qui vient de vous.

CHRISTIANA, *d'un ton pénétré*. — Moi j'ai gardé vos cheveux.

RINÇONNET. — Oh! çà!... je vous en aurais donné d'autres. (*Reprenant.*) Et je viens vous demander si vous pouviez, à votre tour, me prêter... ce que vous m'avez emprunté; je vous ferais un billet!... un vrai!

CHRISTIANA, *lui prenant la main avec émotion*. — Je vous remercie, mon ami, d'avoir compté sur moi...

RINÇONNET. — Ah! (*A part.*) Elles sont bonnes au fond!

CHRISTIANA. — Ernest!

RINÇONNET. — Ernest! Comment, vous vous rappelez?...

CHRISTIANA. — Vous n'aurez pas en vain fait appel à mon cœur... Vous m'avez confié votre position...

(*Elle fouille à sa poche.*)

RINÇONNET, *se méprenant*. — Déjà! vous les avez sur vous?

CHRISTIANA, *tirant son mouchoir*. — Je vais vous faire connaître la mienne.

RINÇONNET. — Ah!

CHRISTIANA. — Le malheur aussi s'est abattu sur moi! Ma famille... je vous demande le secret, n'est-ce pas?

RINÇONNET. — Oh! soyez tranquille?

CHRISTIANA. — Ma famille... vient d'être éprouvée d'une façon bien cruelle... Il me restait un père... une mère et deux ou trois sœurs...

RINÇONNET. — Vous ne m'en aviez jamais parlé.

CHRISTIANA. — Ils habitaient une petite ferme dans le Soissonnais... près de Soissons... que j'avais pu leur acheter à force de sacrifices et de privations... Vos derniers dix mille francs ont servi à cette bonne œuvre... J'ai cru ne pas pouvoir mieux les employer, mon ami.

RINÇONNET, *ému*. — Merci, Christiana, merci !

CHRISTIANA. — Ils vivaient heureux... sous leur toit de chaume... Le bonheur tient si peu de place!

RINÇONNET. — C'est bien vrai.

CHRISTIANA. — Et avant-hier, un sinistre épouvantable... l'incendie... l'incendie qui ne pardonne pas...

RINÇONNET. — Vos parents n'étaient pas assurés?

CHRISTIANA. — Non... Dans le Soissonnais on ne s'assure pas!... Eh bien! tout ce bonheur a été dévoré en un moment : la ferme n'est plus qu'un monceau de cendres... tout s'est écroulé, il ne reste plus que le second étage!

RINÇONNET, *ému*. — Que le second étage !

CHRISTIANA. — Pas de pompes dans le village... des pompiers, mais pas de pompes : et aujourd'hui ces pauvres gens, surpris dans leur premier sommeil, couchent sous un arbre, sans vêtements, sans pain.

RINÇONNET, *s'attendrissant*. — C'est affreux!

CHRISTIANA. — Et le peu que j'avais, mes dentelles, mes diamants... j'ai tout vendu.

RINÇONNET, *avec conviction*. — Ah! c'est bien! c'est... (*Apercevant sa broche.*) Mais cette broche?...

CHRISTIANA. — C'est du faux! (*Avec désespoir.*) Je porte du faux!

RINÇONNET. — Pauvre enfant !

CHRISTIANA. — J'ai tout vendu pour subvenir aux premières nécessités. (*Avec des larmes.*) Et maintenant... c'est bien cruel... je fais un appel suprême... au bon cœur de mes amis... On sera reconnaissant de la plus modeste offrande.

(*Elle sanglote.*)

RINÇONNET, *pleurant aussi et tirant son portefeuille.* — Pauvres gens!... ils couchent sous un arbre...

CHRISTIANA. — Sans feuilles!

RINÇONNET. — Sans feuilles?

CHRISTIANA. — Sans vêtements! et sans pain!...

RINÇONNET. — C'est navrant. (*Donnant un billet de banque à CHRISTIANA.*) Tenez... prenez vingt francs là-dessus... et rendez-moi le reste.

CHRISTIANA, *à part.* — Mille francs ! et il emprunte de l'argent aux femmes! Ah! je ne le croyais pas tombé si bas !

RINÇONNET, *pleurant.* — Rendez-moi la monnaie.

CHRISTIANA. — Je ne l'ai pas sur moi... je vous la ferai porter. (*A part.*) En voilà un que je ne recevrai plus!

(*Elle sort vivement avec le billet.*)

SCENE IX

RINÇONNET, puis LE GARDIEN et CORNADOR.

RINÇONNET, *seul.* — Pauvre fille! elle a du cœur!

(*LE GARDIEN paraît au fond avec CORNADOR.*)

LE GARDIEN, *indiquant RINÇONNET.* — C'est ce monsieur-là qui a trouvé votre porte-cigares. (*Il sort.*)

CORNADOR, *sautant sur RINÇONNET et le prenant à la gorge.* — Ah! gredin! je te tiens!

RINÇONNET. — Quoi? lâchez-moi!

CORNADOR. — Mes onze mille francs!

RINÇONNET. — Vous m'étranglez!

CORNADOR. — Dans le porte-cigares... Je sais tout!

RINÇONNET. — Eh bien! oui... c'est vrai!

CORNADOR. — Rends-les moi !

RINÇONNET. — Je ne les ai plus, j'ai fait un paiement.

CORNADOR. — Au Jardin d'Acclimatation... onze mille francs... Tu as donc acheté tous les éléphants?

RINÇONNET. — Si vous ne me croyez pas, fouillez-moi.

CORNADOR. — Certainement que je vais te fouiller!... (*Trouvant le porte-cigares.*) Ah! le voilà!... je le savais bien! (*L'ouvrant.*) Il est vide!

RINÇONNET. — Quand je vous le disais.

CORNADOR. — Dans son chapeau!

(*Il lui prend son chapeau et en arrache la coiffe.*)

RINÇONNET. — Ne le déchirez pas!... c'est mon neuf!

CORNADOR. — Ils sont dans tes bottes !

RINÇONNET. — J'espère que vous n'allez pas me les faire retirer.

CORNADOR. — Non... pas ici... (*A part.*) J'ai mon idée. (*Haut, très gracieusement.*) Mon ami, nous allons aller prendre un grog... tous les deux, au pavillon de Madrid.

RINÇONNET. — Un grog! vous êtes bien bon... je n'ai pas soif... ma femme m'attend pour dîner.

CORNADOR, *avec colère.* — Suis-moi!... ou je vais déposer ma plainte!

RINÇONNET. — Non! j'accepte le grog!

CORNADOR, *à part*. — Je prends un cabinet particulier et une fois là, je l'inspecte des pieds à la tête... (*A RINÇONNET.*) Venez!

RINÇONNET. — Marchons!

CORNADOR. — Un instant! (*A part.*) En route, il peut chercher à s'échapper. (*Haut.*) Otez vos bretelles !

RINÇONNET, *résistant*. — Mes bretelles!... mais mon pantalon va tomber.

CORNADOR. — C'est ce qu'il faut!

RINÇONNET. — Au nom de la morale, je proteste!

CORNADOR. — Ça ose parler morale! Tes bretelles! ou je dépose ma plainte!

RINÇONNET, *vivement*. — Non! (*Il tire ses bretelles et les remet à CORNADOR.*) Les voilà!

CORNADOR. — Maintenant, en route !

RINÇONNET, *tenant son pantalon*. — Mais mon pantalon tombe.

CORNADOR. — C'est ce qu'il faut !

LE GARDIEN, *paraissant*. — On ferme!... on ferme!

(*CORNADOR entraîne RINÇONNET pendant que les promeneurs paraissent.*)

#### ACTE IV

Même décor qu'au premier acte. La table toute servie pour le dîner.

#### SCENE PREMIERE

AGATHE, CLAPOTTE.

(*Au lever du rideau, AGATHE est assise et tient machinalement un livre qu'elle ne lit pas.*)

CLAPOTTE, *près de la porte du fond, regarde en dehors.*)

AGATHE, *jetant le livre avec colère et regardant à la pendule*. — Sept heures et demie! Ah! c'est trop fort! et mon mari qui n'est pas rentré... ni M. Agénor.

CLAPOTTE. — Si Madame voulait se mettre à table, ça les ferait peut-être venir...

AGATHE. — Non... je suis trop énervée... je ne pourrais pas manger. Rempotez le potage...

CLAPOTTE. — Mais, madame, c'est la troisième fois que je le remporte.

AGATHE. — Faites ce que je vous dis... Vous me préviendrez aussitôt que Monsieur sera rentré. (*Elle sort par la gauche, deuxième plan.*)

CLAPOTTE. — Oui, madame... (*Prenant la soupière.*) Il va y avoir de l'orage.

(*Elle sort par la gauche, premier plan.*)

#### SCENE II

RINÇONNET, *seul*.

RINÇONNET *regarde avant d'entrer; il est anéanti. Son chapeau est écrasé, ses cheveux sont en désordre, et son habit est boutonné jusqu'au menton.*

Personne!... j'aime mieux ça!... J'ai les jambes comme du coton... J'arrive du pavillon de Madrid... Ah! je sais maintenant pourquoi il tenait tant à m'offrir un grog! le misérable m'a fait déshabiller... mais là... comme devant le conseil de révision ! J'étais honteux... j'avais peur de voir entrer le garçon. Il a fouillé partout... dans la doublure de mes effets, dans le collet de mon habit, dans mes chaussures, dans mes cheveux... et, chaque fois que je voulais protester, il me criait : «Ne bougez pas ou je vais déposer ma plainte!...» Il me tenait... j'étais dans ses griffes...

Naturellement, il n'a rien trouvé; alors, il m'a dit d'un air soupçonneux : «Vous les avez peut-être avalés!... Attendez-les!...» Ça, c'était trop fort! Je lui ai répondu avec dignité : «Monsieur, je vous autorise à m'ouvrir!» Il n'a pas insisté... mais il a ajouté d'un ton sec : «Ça ne peut pas finir comme ça... procurez-vous les fonds comme vous l'entendez... Ce soir, à huit heures, je serai chez vous!» (*Changeant de ton.*) Chez moi! et ma femme! (*Reprenant.*) J'allais répliquer, quand tout à coup, une voix d'homme se fait entendre dans le cabinet voisin... «C'est la voix d'Arthur, mon

neveu!» s'écrie Cornador! «Arthur en cabinet particulier!...» et il s'enfuit, en emportant ma chemise qu'il tenait à la main... Impossible de courir après lui, je n'étais pas... sortable!... de sorte que je n'ai plus de... Heureusement je porte de la flanelle et, en boutonnant mon habit... dans ce costume, je suis retourné chez mon notaire... il venait de sortir à cheval... il aurait dû se mettre dans la cavalerie, ce notaire-là! Je lui ai laissé un mot déchirant pour lui faire part de la situation... je lui demande mes fonds avant huit heures... l'heure de Cornador! Viendra-t-il?... Ah! quelle situation! je me fais l'effet d'un homme assis sur une bombe! Je vais donner l'ordre de faire entrer Cornador dans mon cabinet... je ne veux pas qu'il se rencontre avec ma femme.

SCENE III.

RINÇONNET, AGENOR entrant comme un homme poursuivi. Il est en livrée de groom.

AGENOR. — Ouf! m'y voilà!... (A RINÇONNET.) Est-ce qu'on a dîné?

RINÇONNET. — Agénor!... Pourquoi ce déguisement?

AGENOR. — Je suis brisé!... Quel métier!... je suis devenu amoureux d'une femme qui avait besoin d'un groom... Alors, je me suis présenté! un coup à la Ruy Blas! de l'audace! Elle m'a trouvé l'air distingué, elle m'a arrêté, elle m'a habillé...

RINÇONNET, *sévèrement*. — Ah! je n'aime pas qu'on se fasse habiller par les femmes! J'admettrais plutôt le contraire.

AGENOR. — Ça faisait partie de mon plan... je me préparais à marivauder, j'allais lui dire : «Cher ange...» J'étais monté!

RINÇONNET. — Eh bien?

AGENOR. — Ah bien oui! Elle m'a fait scier du bois, puis monter de l'eau, puis descendre la baignoire... Ma foi! quand j'ai vu que ça prenait cette tournure-là... j'ai lâché, je lui ai demandé mon compte.

RINÇONNET. — Et elle t'a flanqué à la porte?

AGENOR. — Non, elle m'a répondu : «Vous me devez huit jours.»

RINÇONNET. — C'est l'usage.

AGENOR. — «Vous allez frotter le chien au savon noir...» Et elle a mis mes habits sous clé!... Alors, moi, je n'ai fait ni une ni deux. J'ai déposé le chien dans une potiche et je me suis évadé avec ce costume.

RINÇONNET. — C'est un four.

AGENOR. — Occupez ma tante pendant que je vais changer.

RINÇONNET. — Attends-moi... un ordre important à donner... Je reviens.

(*Il sort par le fond à droite.*)

SCENE IV

AGENOR, AGATHE.

AGENOR, *seul*. — Mon oncle a raison... c'est un four.

AGATHE, *entrant*. — M. Rinçonnet ne revient pas... Quel est ce domestique? (*Le reconnaissant.*) Agénor!

AGENOR, *à part*. — Ma tante! Pincé!

AGATHE. — Pourriez-vous m'expliquer, monsieur, pourquoi vous rentrez à une pareille heure et affublé de la sorte?

AGENOR. — Mon Dieu, ma tante, c'est bien simple... (*A part.*) Qu'est-ce que je vais lui dire? (*Haut.*) Il fait très chaud aujourd'hui... Je ne sais pas si vous avez remarqué... le thermomètre de l'ingénieur Chevalier marque...

AGATHE. — Ce n'est pas une raison pour vous habiller en domestique...

AGENOR. — Vous allez voir... En passant sur le quai, je me dis : Tiens! si j'entrais à l'école de natation... J'entre, je demande un cabinet, on me donne le numéro 27, je me déshabille...

AGATHE. — Après?... Voyons?...

AGENOR. — Après... je monte en haut de la girafe... tout en haut... et je me jette... en grenouille. J'adore me jeter en grenouille... je ne sais pas si vous êtes comme moi...

AGATHE. — Au fait!

AGENOR. — Une fois dans l'eau je fais la coupe, je fais la planche... enfin, je me balade... Tout à coup, je regarde l'heure à ma montre. (*Se reprenant.*) ... A la montre de l'horloge... Six heures et demie!... Sapristi! dépêchons-nous! Il ne faut pas faire attendre ma bonne petite tante qui aime à dîner exactement... J'appelle le garçon de cabinet. (*Appelant.*) «Çon d'cabinet!...» Il m'ouvre le 27, et qu'est-ce que je vois? ou plutôt qu'est-ce que je ne vois pas? Mes habits qui avaient disparu.

AGATHE. — Comment! en plein jour?

AGENOR. — En plein jour!... et à leur place, cette livrée... cette infâme livrée!... L'heure me pressait... il n'y avait pas à hésiter.

AGATHE. — Et vous avez traversé tout Paris avec ce costume?

AGENOR. — Oui... la rougeur au front!

AGATHE. — Voler avec une pareille audace! C'est incroyable! il faut porter plainte!

AGENOR. — C'est fait... j'ai fait dresser procès-verbal. Je vous demande cinq minutes pour quitter cette livrée de l'esclavage.

AGATHE, *riant*. — Pauvre garçon ! Allez !

AGENOR, *à part, entrant à droite*. — Elle a bien gobé !

SCENE V

AGATHE, CLAPOTTE, puis RINÇONNET.

CLAPOTTE, *entrant*. — Faut-il servir le potage?

AGATHE. — Mais Monsieur n'est pas rentré.

CLAPOTTE. — Pardon, le voici.

AGATHE. — Servez! (*RINÇONNET entre, CLAPOTTE sort. Se plaçant devant RINÇONNET et se croisant les bras.*) Mon compliment, monsieur. Vous savez que nous dînons à six heures et demie et vous rentrez à huit heures moins un quart...

RINÇONNET. — Moins un quart!... déjà! (*A part.*) Et l'autre qui va venir dans un quart d'heure !

AGATHE. — Vous plairait-il de m'expliquer votre retard?

RINÇONNET, *à part*. — Elle n'a pas l'air en train de me prêter onze mille francs... Il me les faut pourtant!...

AGATHE, *elle s'assoit à la table*. — Eh bien, monsieur... je vous écoute!

RINÇONNET, *à part, s'asseyant aussi*. — Je vais sonder le terrain. (*Haut.*) D'abord je te demande pardon de m'être fait attendre... Mais quand tu connaîtras le motif... J'ai rencontré Bricolin... tu sais, cet imbécile de Bricolin... mon meilleur ami... Il était sur le pont des Arts... et il regardait l'eau d'un drôle d'air... il t'aurait fait peur... Je l'aborde... «Comment vas-tu?... — Et Madame?...» Alors, je lui dis : «Quelle figure bouleversée!... Est-ce que tu as assassiné quelqu'un?...» C'était pour rire, parce que Bricolin est incapable...

CLAPOTTE, *entrant*. — Voilà le potage!

(*Elle pose la soupière sur la table et sort.*)

RINÇONNET. — Il me répond : «Mon ami, je suis un homme perdu, j'ai joué!»

AGATHE, *se levant*. — Oh!

RINÇONNET, *se levant*. — Je sais ce que tu vas me dire... je le lui ai dit, et très carrément encore! Mais le pauvre garçon a été entraîné... Voilà son excuse... on lui avait promis qu'il gagnerait. Il voulait faire un cadeau à sa femme... Bref, il a perdu une somme assez ronde... pour lui... car pour nous, ça ne serait pas grand-chose. (*Négligemment.*) Onze mille francs...

AGATHE. — Onze mille francs!

RINÇONNET. — Il m'a même demandé de les lui prêter.

AGATHE. — Par exemple!

RINÇONNET. — J'ai refusé net! (*Changeant de ton.*) Mais quand j'ai vu que sa figure se retournait du côté de l'eau... Il t'aurait fait peur... Ça m'a retourné aussi... et connaissant ton bon cœur... je lui ai presque promis...

AGATHE. — Vous êtes fou! De l'argent perdu au jeu... jamais!

RINÇONNET, *avec force*. — C'est ce que je lui ai dit : «Jamais ! le jeu... jamais !...» (*Changeant de ton.*) Croirais-tu qu'il n'ose pas le dire à sa femme... qui est très sévère. (*Avec tendresse.*) Ah! tout le monde n'a pas le bonheur de posséder une épouse bonne et indulgente... comme toi...

Tiens! Si pareille chose m'arrivait... à moi... je te le dirais tout de suite... Pourquoi?... Parce que je suis sûr que tu me pardonnerais.

AGATHE. — C'est ce qui vous trompe... Un joueur... c'est bien assez d'un débauché.

RINÇONNET. — Oh!

AGATHE. — Je me séparerais immédiatement!

RINÇONNET, *à part*. — Sapristi! (*Haut.*) Agathe, tu ne ferais pas cela.

AGATHE. — Eh bien! essayez!... Mais toute cette histoire... Regardez-moi donc en face? Est-ce que par hasard c'est vous qui auriez joué?

RINÇONNET. — Moi!... Pas de blasphème!

AGATHE. — Jurez-le.

RINÇONNET. — Je le jure sur!... Tiens, mets la main sur mou cœur !

(*Il ouvre son habit et laisse voir son gilet de flanelle.*)

AGATHE, *poussant un cri*. — Ah!... Eh bien, et votre chemise?

RINÇONNET, *boutonnant vivement son habit, à part*. — Ah! saperlipopette!

AGATHE, *sévèrement*. — Monsieur, qu'avez-vous fait de votre chemise?...

RINÇONNET. — Voyons... ne te forge pas des idées... tu vas voir, c'est bien simple. Il fait très chaud aujourd'hui... Je ne sais pas si tu as remarqué... le thermomètre de l'ingénieur... bref, je suis entré à l'école de natation.

AGATHE, *à part*. — Ah!... comme l'autre!

RINÇONNET. — On me donne un cabinet...

AGATHE. — Numéro 27.

RINÇONNET. — Si tu veux... mais c'était plutôt le 62. (*A part.*) Pourquoi le 27? (*Haut.*) Je me déshabille, je monte sur la girafe... tout en haut... et je me jette...

AGATHE. — En grenouille?

RINÇONNET. — Si tu veux... (*A part.*) Pourquoi en grenouille? (*Haut.*) Je nage, je fais la planche... mais comme je ne voulais pas faire attendre ma bonne petite femme...

AGATHE. — Qui aime à dîner exactement...

RINÇONNET. — Je remonte, j'appelle le garçon de cabinet... (*Appelant.*) «Çon d'cabinet!» Il m'ouvre! Ciel!...

AGATHE. — On vous avait volé votre chemise!

RINÇONNET. — Tout juste!... Comment sais-tu?

AGATHE. — Il faut avouer que vous n'avez pas beaucoup d'imagination dans votre famille.

RINÇONNET. — Pourquoi?

AGATHE. — Votre neveu vient de rentrer en jockey et a prétendu qu'on lui avait aussi volé ses effets à l'école de natation.

RINÇONNET, *décontenancé*. — Ah! il t'a dit... (*A part.*) Cet animal-là qui ne me prévient pas ! (*Il tire de sa poche un cornet de tabac et se met à priser.*)

AGATHE, *l'apercevant*. — Ah! qu'est-ce que c'est que ça?

RINÇONNET. — Quoi donc?...

AGATHE. — Vous prenez dans un cornet, maintenant?

RINÇONNET, *cachant son cornet*. — Oh!

AGATHE. — Où est votre tabatière, avec mon portrait?

RINÇONNET. — Au bain froid... toujours... je l'avais placée à côté de ma chemise... je n'aurais pas dû m'en séparer... mais tu comprends, le tabac... dans l'eau...

AGATHE. — Monsieur Rinçonnet, vous me ferez sans doute l'honneur de croire que je ne suis pas dupe de vos histoires.

RINÇONNET. — Mais je t'assure...

AGATHE. — C'est bien... nous recauserons de tout cela... plus tard...

RINÇONNET. — Quand tu voudras. J'ai ma conscience! Si nous nous mettions à table?

AGATHE. — Est-ce que vous comptez dîner dans cette tenue-là? (*Elle sonne. CLAPOTTE paraît.*) Clapotte, remportez le potage.

CLAPOTTE. — Ah!... Encore!...

AGATHE, à RINÇONNET. — Je vais vous faire donner une chemise. (*A CLAPOTTE en sortant.*)

Monsieur n'a pas de chemise!

(*Elle entre à gauche.*)

SCENE VI

RINÇONNET, CLAPOTTE.

CLAPOTTE, *la soupière à la main*. — C'est-y vrai, monsieur, que vous n'avez pas de chemise?

RINÇONNET. — Est-ce que ça te regarde? Je te prie de ne pas te mêler de mon intérieur!

CLAPOTTE. — Ah! j'oubliais! Le nommé Cornador est dans votre cabinet.

RINÇONNET. — Lui! (*Regardant la pendule.*) Huit heures moins cinq... J'ai encore cinq minutes... prie-le d'attendre... donne-lui *le Figaro*... avec le supplément.

CLAPOTTE. — Bien, monsieur!

(*Elle sort en emportant la soupière.*)

RINÇONNET, *seul*. — Il est là!... la bombe est là!... Que faire? Je ne peux plus compter sur ma femme depuis... depuis l'incident Christiana... Tiens! elle ne m'a pas encore renvoyé ma monnaie... elle n'a pas de tête pour deux sous. (*Regardant la caisse.*) Quand je pense que je n'aurais qu'à ouvrir cette caisse... Si j'appelais un serrurier... Non... ça ferait trop de bruit!... Ma foi, tant pis! Je brûle mes vaisseaux! Je vais aller trouver Agathe... Il faut qu'elle me rende la clé, ne fût-ce que pour deux minutes... Il me la faut! Il me la faut! (*Voyant entrer AGATHE.*) C'est elle!

SCENE VII

RINÇONNET, AGATHE.

AGATHE, *tenant une chemise pliée à la main, très solennelle*. — Voici votre chemise, monsieur... ce vêtement suprême qu'un honnête homme ne doit jamais quitter!

RINÇONNET, *prenant la chemise*. — Ah! cependant, pour en changer...

AGATHE. — Trêve de plaisanteries!

RINÇONNET. — Tu as raison... Ma situation n'en comporte pas...

AGATHE. — Votre situation?

RINÇONNET, *froissant la chemise*. — Agathe, la violence n'est pas dans mon caractère... tu le sais... je ne voudrais me porter à aucun excès... mais je t'en prie, pour la dernière fois, remets-moi la clé de cette caisse.

AGATHE. — Allons donc! jamais!

RINÇONNET. — Agathe, prends garde!

AGATHE, *avec fermeté*. — Je vous l'ai dit, je vous l'ai écrit... vous m'avez trompée... (*Appuyant.*)

Je ne vous rendrai cette clé que lorsque vous pourrez m'adresser sur ma conduite les reproches que je suis en droit de vous faire. Alors, nous serons quittes!

RINÇONNET. — Comment! Il faut attendre que tu me... Autant dire jamais!

AGATHE. — Qu'en savez-vous?

RINÇONNET. — Comment! qu'en savez-vous?...

SCENE VIII

LES MEMES, CORNADOR.

CORNADOR, à RINÇONNET, sans voir AGATHE. — Ah çà! voilà un quart d'heure que je pose dans votre cabinet.

RINÇONNET, *bas et vivement*. — Silence!... devant ma femme!...

CORNADOR, *saluant AGATHE*. — Ah! madame!...

AGATHE, à part. — Encore ce monsieur... Que vient-il faire ici?...

RINÇONNET. — Ma chère Agathe... je te présente un de mes bons amis... M. Cornador!...

AGATHE, à part, *dressant l'oreille*. — Cornador!... (*Haut.*) Seriez-vous parent de M. Cornador, banquier?...

CORNADOR, *s'inclinant*. — C'est moi-même, belle dame!...

AGATHE, à part. — L'oncle d'Arthur! (*Haut, très gracieuse.*) Monsieur, les amis de mon mari sont toujours les bienvenus chez moi.

RINÇONNET, à part. — Le mot «banquier» fait son effet.

CORNADOR, à part. — On dirait qu'elle me fait de la prunelle.

RINÇONNET, à part. — Si je l'invitais à dîner... ça me ferait gagner du temps. (*Haut à CORNADOR.*) Vous n'avez pas dîné?

CORNADOR. — Pas encore... mais...

RINÇONNET, *vivement*. — Rien du tout... vous restez avec nous, sans façons. (*A AGATHE.*) N'est-ce pas, ma bonne amie?

AGATHE. — Certainement. (*Très câline.*) Je vous en prie, monsieur Cornador.

CORNADOR, à part. — Encore de la prunelle !

RINÇONNET. — On va ajouter un couvert.

CORNADOR. — Permettez...

AGATHE. — Vous ne pouvez pas nous refuser... c'est convenu... je vais donner des ordres. (*Saluant très gracieusement.*) Monsieur Cornador...

CORNADOR, *saluant*. — Belle dame...

(*AGATHE sort.*)

SCENE IX

RINÇONNET, CORNADOR, puis CLAPOTTE.

CORNADOR, à part. — Ils s'entendent pour m'entortiller. C'est un traquenard! La petite est gentille... mais onze mille francs... non, je ne fais pas de ces bancos-là !

RINÇONNET, *qui a accompagné sa femme au fond, redescendant*. — Je ne l'avais jamais vue comme ça! (*A CORNADOR.*) Agathe est charmante...

CORNADOR, *froidement*. — Charmante! (*A part.*) Quel métier!... Il est ignoble! (*Haut, tirant un morceau de chemise de sa poche.*) Tenez, voilà votre chemise.

RINÇONNET. — Ah! vous l'avez bien arrangée.

CORNADOR, *fouillant dans une autre poche*. — En voici encore un morceau... je suis honnête, moi, je rends ce que je dois!

RINÇONNET, *fouillant les deux morceaux de chemise dans ses poches, à part*. — C'est pour moi qu'il dit ça?

CORNADOR. — Oui ou non, payez-vous?



RINÇONNET. — Écoutez... je ne veux pas vous tromper... je ne suis pas encore en mesure... Si vous voulez m'accorder seulement trois jours...

CORNADOR. — Pas une minute... je vais déposer ma plainte!...

RINÇONNET. — Attendez donc, que diable!... je puis vous offrir des valeurs... un billet.

CORNADOR. — De vous?

RINÇONNET. — Non... d'une dame... je l'ai là sur moi.

*(Il cherche dans son portefeuille.)*

CORNADOR, *à part, avec mépris.* — Il se fait faire des billets par les femmes ! Mais qu'est-ce qu'il a donc pour les embobiner comme ça?... L'attrait du vice!

RINÇONNET, *à part.* — Il ne sera pas payé; mais dans trois jours, je ferai les fonds. *(Présentant un billet à CORNADOR.)* Le voici.

CORNADOR, *le prenant.* — Présente-t-elle de la surface, votre dame?

RINÇONNET. — Oh!... ce n'est pas la surface qui lui manque.

CORNADOR, *lisant.* — «Je m'engage sur la tête de ma mère à payer...» *(S'arrêtant.)* Mais c'est de Christiana !

RINÇONNET. — Vous la connaissez?

CORNADOR. — Un peu... c'est une cliente. *(Lui rendant le billet.)* Monsieur, j'aime les balançoires, mais celle-ci est trop forte... et avant un quart d'heure le commissaire de police...

RINÇONNET, *l'arrêtant.* — Chut!

CORNADOE. — Quoi?

RINÇONNET, *avec espoir.* — Le pas d'un cheval! C'est mon notaire!

CLAPOTTE, *paraissant au fond.* — Le notaire de Monsieur est au salon.

RINÇONNET. — J'en étais sûr. *(A CORNADOR.)* Monsieur, dans trois minutes, vous serez soldé... préparez un reçu!

CORNADOR. — Très bien!

RINÇONNET, *à part.* — Après, je le flanque à la porte... sans dîner.

*(Il sort, suivi de CLAPOTTE.)*

SCENE X

CORNADOR, puis AGENOR.

CORNADOR. — Un reçu... je ne lui en dois pas... Après ça, il n'aurait qu'à faire encore des difficultés.

*(Il s'approche du guéridon et écrit.)*

AGENOR, *entrant. Il est habillé et tient à la main un faux col. A part.* — Le bouton de ma chemise vient de partir, je ne peux pas mettre mon faux col. *(Appelant.)* Clapotte!...

CORNADOR. — Tiens! c'est vous?

AGENOR. — Mon Vaucombier ! Vous venez chercher la livrée...

CORNADOR. — Moi?

AGENOR. — Eh bien! vous lui direz qu'elle ne s'inquiète pas, on la lui renverra. *(Appelant.)* Clapotte!... Où peut-elle être? dans sa chambre, sans doute.

*(Il sort, son faux col à la main.)*

SCENE XI

CORNADOR, puis RINÇONNET, puis AGATHE.

CORNADOR, *seul.* — Qu'est-ce qu'il me chante avec sa livrée. *(Se levant, son reçu à la main.)* Voilà!... je l'ai motivé. *(Lisant.)* «Reçu du sieur Rinçonnet, comme restitution d'un abus de confiance...»

RINÇONNET, *entrant furieux et s'adressant à la cantonade.* — Animal! imbécile! maquignon!...

CORNADOR. — A qui parlez-vous donc?

RINÇONNET. — A mon notaire... il a retrouvé trois nouveaux héritiers... nous sommes dix-sept maintenant!... il en découvre tous les jours... c'est peut-être pour ça qu'il monte à cheval. (*Lui montrant un papier.*) Voilà ce qui me revient... dix-neuf cent vingt-deux francs. (*Lui tendant le papier.*) Si vous voulez vérifier le compte?

CORNADOR. — Moi! ça ne me regarde pas!

RINÇONNET. — Mais si, ce sont vos affaires... c'est tout ce que je peux vous donner.

CORNADOR. — Allons donc! Vous ne me ferez pas croire que vous n'avez pas d'autres ressources.

RINÇONNET. — Je crois bien que nous en avons!... Nous venons de toucher les termes de juillet. (*Montrant la caisse.*) Il y en a plein ça!

CORNADOR. — Eh bien !

RINÇONNET. — Eh bien, Madame a jugé à propos de reprendre la clé, et elle refuse de me la confier.

CORNADOR. — Je comprends ça!...

RINÇONNET. — Elle prétend que je l'ai trompée, et elle ne me la rendra que si elle me trompe à son tour.

CORNADOR. — Ah! bah!

RINÇONNET. — Elle a osé me l'écrire... Vous allez voir, j'ai sa lettre.

(*Il fouille dans ses poches.*)

CORNADOR. — Eh bien, mais... ça peut s'arranger... Voilà une base de négociation.

RINÇONNET, *sans comprendre.* — Quoi, une base?

CORNADOR. — Laissez-vous tromper... Voulez-vous que j'essaie?...

RINÇONNET. — Ah mais ! dites donc, vous !

CORNADOR. — Qu'est-ce que ça vous fait, puisqu'elle n'est pas votre femme?

RINÇONNET. — Comment, pas ma femme!... Nous nous sommes mariés à la mairie du XI<sup>e</sup> le 26 avril 69.

CORNADOR. — Pas possible!

RINÇONNET. — Ah çà! pour qui me preniez-vous donc?

CORNADOR. — Dame! je vous prenais... pour un amant de cœur.

RINÇONNET, *souriant et flatté.* — Merci... (*Trouvant la lettre qu'il cherche depuis un instant.*)

Tenez, la voilà, sa lettre, son programme. Lisez ça!

CORNADOR, *lisant.* — «Monsieur la première vertu d'une femme...»

RINÇONNET. — Vertu... elle ne barre pas ses t.

CORNADOR, *étonné.* — Ah!... elle non plus! (*Relisant.*) «La première vertu d'une femme, quand son mari louche à son honneur...»

RINÇONNET. — Touche... le t n'est pas barré.

(*Il remonte.*)

CORNADOR, *à part.* — Mais je connais ces pattes de mouches... le billet adressé à mon neveu...

(*Il le tire de sa poche et le compare.*) Juste! la même écriture! «Cache-loi dans un fiacre...»

RINÇONNET. — Quoi?

CORNADOR. — Rien! (*A part.*) Elle est dans le programme; elle doit rendre la clé.

AGATHE, *entrant et appelant.* — Clapotte!

CORNADOR, *à part.* — La voilà, ma nièce!...

AGATHE, *à CORNADOR.* — Excusez-moi, monsieur, le dîner se fera peut-être attendre un peu...

CORNADOR. — Ah! j'ai le temps! (*A part.*) Le mari me gêne. (*Bas à RINÇONNET.*) Laissez-nous seuls!

RINÇONNET. — Pourquoi?

CORNADOR, *bas*. — Souvent une femme accorde à un étranger ce qu'elle refuse à son mari.

RINÇONNET. — Ah! c'est bien vrai... (*Haut.*) Ma bonne amie... je vais à la cave... je monterai une vieille bouteille de notre vin à quatre francs pour notre ami Cornador.

AGATHE. — Ah! c'est une excellente idée!

RINÇONNET, *bas à CORNADOR*. — Tâchez de l'attendrir... dites-lui que j'ai voulu me jeter à l'eau... ou dans le feu. (*Haut.*) Je reviens!

(*Il sort par le fond.*)

SCENE XII

CORNADOR, AGATHE.

AGATHE, *assise près du guéridon*. — On va nous servir tout à l'heure.

(*Elle lui indique un siège.*)

CORNADOR, *s'asseyant près d'elle*. — Je vous demanderai la permission de vous quitter de bonne heure.

AGATHE. — C'est jour d'Opéra ?

CORNADOR. — Oh! ce n'est pas ça! Il s'agit de rendre service à un de mes amis... Un Turc.

AGATHE, *souriant*. — Un banquier.

CORNADOR. — Non... un mahométan... il s'est marié en France et habite Paris... Il a eu la douleur de donner un léger coup de canif dans son contrat...

AGATHE. — Oh! les maris!

CORNADOR. — La belle Fatmé... c'est le nom de la sultane, a découvert l'accroc... et elle a repris la clé... de la cave!

AGATHE. — Pourquoi la clé de la cave?

CORNADOR. — Elle suppose sans doute que c'est là que son mari puise ses moyens de séduction... mais ce n'est pas tout, l'implacable Fatmé a déclaré à son sultan qu'elle ne lui rendrait cette clé que lorsqu'elle aurait à son tour ajouté quelques ornements folâtres au croissant qu'il porte sur la tête.

AGATHE. — Ah! c'est curieux!

CORNADOR. — C'est curieux... mais imprudent.

AGATHE. — Pourquoi?

CORNADOR. — Parce qu'alors le sultan s'est mis à surveiller la sultane... il a mis ses amis, ses janissaires en campagne... on a fait des sondages et l'on a trouvé...

AGATHE. — Quoi?

CORNADOR. — Un billet... tout petit... en turc.

AGATHE. — Cette sultane n'était donc pas une honnête femme!

CORNADOR. — Je ne me permettrai pas de la juger... Cinq mots seulement... mais quels mots!... «Cache-loi dans un fiacre.»

AGATHE, *se levant brusquement, à part*. — Mon billet !

CORNADOR. — Il faut vous dire qu'elle ne barre pas ses *t*, la sultane.

AGATHE. — Et cette lettre... a été remise au mari?

CORNADOR. — Oh! non!... elle est tombée entre les mains d'un pacha délicat... qui honore les femmes, surtout dans leurs erreurs.

AGATHE. — Que compte-t-il faire?

CORNADOR. — Il ira trouver la sultane... rue Caumarlin, (*Se reprenant.*) rue Caumartin! et lui dira : «Rayon de pureté... ton programme est accompli...»

AGATHE, *apercevant RINÇONNET qui entre*. — Chut! mon mari!...

SCENE XIII.

LES MEMES, RINÇONNET, puis AGENOR et CLAPOTTE.

RINÇONNET, *entrant une bouteille à la main.* — Voilà!... C'est du 65.

AGATHE, à RINÇONNET, *avec la plus grande dignité.* — Approchez, monsieur... Vous avez été bien coupable...

RINÇONNET, *cherchant à s'excuser.* — J'étais si jeune!

AGATHE. — Vous allez apprendre comment se venge une honnête femme ! (*Lui remettant la clé.*) Voici la clé de la cave... (*Se reprenant.*) De la caisse.

RINÇONNET, *avec joie.* — Est-il possible! Tu me la rends... gratis?... Ah! Agathe! j'en pleure! (*Il tire de sa poche un fragment de sa chemise pour s'essuyer les yeux.*)

CORNADOR, *bas et vivement.* — Cachez ça!

AGATHE. — Remerciez Monsieur... un galant homme... qui m'a convaincue. (*Avec explosion.*) Je ne veux pas que mon mari soit ridicule.

CORNADOR. — Oh! non! tout! tout! mais pas ça!

RINÇONNET, *serrant les mains de CORNADOR.* — Ah! mon ami! (*Bas.*) Je vais vous payer tout de suite. (*Haut.*) Ma bonne amie, vois donc si le dîner est prêt?

AGATHE, *remontant.* — Oui! (*Appelant au fond.*) Clapotte! le dîner.

RINÇONNET, *qui a ouvert la caisse, remettant une liasse de billets à CORNADOR.* — Tenez, cachez ça!

CORNADOR, *bas à AGATHE qui est redescendue, lui remettant la lettre.* — Tenez, cachez ça!... Cachez l'oié!...

RINÇONNET, *montrant un billet de banque, à part.* — J'en ai pris un petit pour moi. (*Haut.*) Allons, à table! à table!

(*On se place.*)

CLAPOTTE, *entrant, les yeux baissés, portant une soupière.* — Voilà le potage!

RINÇONNET. — Où est donc Agénor?

AGENOR, *entrant, l'air vainqueur, il a un tablier de cuisine.* — Timbale milanaise! (*Il la pose sur la table.*)

AGATHE, à AGENOR. — Comment, tout à l'heure jockey, maintenant cuisinière!

AGENOR. — Oh! non. (*Bas à RINÇONNET.*) Cuisinier!

RINÇONNET, à part. — Le sang des Sourissard !

AGENOR, *bas à CLAPOTTE.* — Surtout, ne nous regardons pas devant le monde!

CLAPOTTE, *bas.* — Ne craignez rien, je connais mon affaire!

CORNADOR. — Versez-nous de la bouteille à quatre francs... je vais porter un toast!

RINÇONNET. — Chut! Écoutons!

CORNADOR, *se levant et levant son verre.* — Je bois à l'amour !

CLAPOTTE et AGENOR, *frissonnant.* — Oh! oui!

RINÇONNET. — Taisez-vous donc!

CORNADOR. — A l'amour... c'est-à-dire à la femme... à cette noble créature qui, comme Charles Quint, dans la force de sa puissance a su rendre la clé de la caisse!

(*On se lève.*)

RINÇONNET. — Bravo!... Il parle bien!

CORNADOR. — A l'amour!... A la femme...

RINÇONNET. — A la clé!

TOUS. — Bravo! bravo! du Champagne!...

FIN